51250

LE VOL
A LA DUCHESSE

DRAME EN CINQ ACTES ET HUIT TABLEAUX
DONT UN PROLOGUE,

Tiré des *Confessions d'un Bohême*, de M. Xavier de Montépin,

PAR

MM. EUGÈNE GRANGÉ ET X. DE MONTÉPIN.

Représenté pour la première fois, à Paris, le 8 avril 1851,
sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Mise en scène de M. Alexandre MICHEL. — Musique de M. Adolphe VAILLARD.
Décorations de M. DEVOIR.

PARIS
D. GIRAUD ET J. DAGNEAU, LIBRAIRES-ÉDITEURS
18, RUE GUÉNÉGAUD.

1851

Digitized by Google

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

MARTIAL DE PRÉAULT (25 ans).....	MM. FECHTER.
LE DUC DE LATOUR-DU-PIC (40 ans).....	DELORIS.
TRABUCOS (25 ans).....	H. VANNOY.
UN COMMISSIONNAIRE (accent auvergnat).....	LANSOY.
UN MÉDECIN.....	DAVANNE.
BLANCHE DE SIMEUSE (32 ans).....	MMmes MARCEL.
LOUISE DE BASSETERRE (20 ans)	BRIARD.
Mme LABRADOR, sage-femme.....	BLIGNY.
UNE GARDE-MALADE.....	DUBOIS.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

LE BARON DE MAUBERT (45 ans).....	MM. FECHTER.
LE DUC DE LATOUR-DU-PIC (60 ans).....	DELORIS.
RAPHAEL (20 ans).....	LAGRANGE.
LE COMTE DE SALLUCES (25 ans).....	CHARLY.
TRABUCOS.....	H. VANNOY.
MONTLOUIS, } jeunes gens du grand monde...	DUBIEF.
LUCENAY, } jeunes gens du grand monde...	ARTHUR.
BAVILLE, } jeunes gens du grand monde...	CAMILLE.
LE MARQUIS DE VILLIERS.....	GALLIN.
CAMISARD.....	MARCHAND.
UN CLIENT.....	BÉRAUT.
GERMAIN, domestique chez Maubert.....	MERCIER.
GEORGES, domestique chez le duc.....	LANSOY.
LA DUCHESSE MATHILDE DE LATOUR-DU-PIC (20 ans).....	MMmes LIA-FÉLIX.
LA MARQUISE DE VILLIERS.....	DAUBRUN.
JUSTINE, femme de chambre de la duchesse.....	YVOS.

PROMENEURS, DOMESTIQUES.

La scène se passe, au prologue, en 1813, et, pendant la pièce, en 1833.

Imprimerie de BRUNNUYER et Ce, rue Lemercier, 24. Batignolles.

LE VOL

A LA DUCHESSE.

PROLOGUE.

Les deux Naissances. — En 1813.

(Le théâtre est coupé en deux par un mur mitoyen. — A droite est le salon d'attente de la maison de Mme Labrador, sage-femme, allée de la Santé, boulevard Montparnasse. — Porte d'entrée dans un pan coupé à droite. — Au premier plan, une autre porte, conduisant aux chambres des pensionnaires. — Contre le mur de séparation, une cheminée avec une pendule et une lampe à abat-jour, dont la lumière est baissée. — Ameublement du temps de l'Empire, assez élégant. — A droite, un guéridon avec tout ce qu'il faut pour écrire. — Au fond, une fenêtre, ouvrant de plain-pied sur un balcon extérieur donnant sur le boulevard Montparnasse. — La partie de gauche représente une mansarde d'aspect misérable. — La porte d'entrée au fond. — A gauche, dans le coin, une seconde porte ouvrant dans une autre pièce du logement. — Du même côté, un lit ou plutôt un grabat garni de mauvais rideaux. A droite, sur le devant, une petite table ; dessus, une veilleuse, une théière, une petite tasse et quelques fioles. — Au lever du rideau, le salon de Mme Labrador est vide. Dans la mansarde, la marquise de Simeuse, très-pâle, très-faible, est étendue sur le lit, ayant à côté d'elle un enfant au maillot. Mme Labrador et la garde-malade sont debout auprès du lit. — Le théâtre est peu éclairé.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE DE SIMEUSE, Mme LABRADOR, LA GARDE-MALADE.

Mme LABRADOR, *à la marquise.*

Allons, ma chère dame, du repos, maintenant, un peu de courage, et tout ira bien... Je vous laisse, car il faut que je rentre chez moi... Heureusement ce n'est pas loin... la maison à côté de celle-ci. Deux étages à descendre, deux autres à monter et vous y voilà. (*A la garde.*) Si l'on avait besoin de moi, vous viendriez me prévenir ; en cinq minutes je serais ici...

LA MARQUISE, *d'une voix faible, se soulevant à demi et tendant une pièce d'or à la sage-femme.*

Tenez, madame, voilà pour les soins que vous m'avez donnés.

Mme LABRADOR, *hésitant.*

Un louis?

LA MARQUISE.

C'est bien peu, je le sais... mais hélas! c'est tout ce que je possède... Et il m'a fallu bien des veilles pour amasser cette somme... bien du courage pour la conserver... Mais Dieu donne le courage à celles qui doivent être mères... Prenez, madame, prenez!...

Mme LABRADOR, *recevant le louis, et à part.*

Mon Dieu! quelle misère!... Et cependant on voit que la pauvre femme n'a pas été élevée pour cela... bien sûr, c'est quelque grande dame ruinée par les révolutions... Et avec ça un enfant à élever!... Ah! ma foi, je ne prendrai pas cet argent. (*S'approchant de la garde et lui mettant le louis dans la main.*) Gardez cela, ma chère...

LA GARDE, *hésitant.*

Mais...

Mme LABRADOR, *bas.*

Gardez, vous dis-je; cette pauvre dame en a certainement plus besoin que moi... Bah! je ferai payer un peu plus cher à la première personne riche qui aura besoin de mes soins, et le compte s'y trouvera toujours!

LA MARQUISE, *se soulevant.*

Qu'est-ce que vous dites, madame?

Mme LABRADOR, *vivement.*

Rien... rien, madame; une petite recommandation à la garde... Tâchez de dormir un peu, ça vous fera du bien; et pas d'inquiétude, surtout, pas de chagrin!... Allons, allons, au revoir... (*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LA GARDE.

LA MARQUISE, *à la garde.*

Cet homme que j'avais envoyé porter une lettre n'est pas encore revenu?...

LA GARDE.

Le commissionnaire?... Non, madame... Ah! dame! il y a loin d'ici à l'hôtel de la personne que vous avez envoyé chercher! Songez donc, de l'Observatoire au boulevard des Italiens!... quelle course!...

LA MARQUISE, *à elle-même.*

Comme il tarde, mon Dieu! Hélas! je lui disais pourtant que les instants me sont comptés!...

LA GARDE.

Voyons, ne vous tourmentez donc pas comme ça!... dans votre état, c'est terrible! Vous avez entendu Mme Labrador, il faut tâcher de dormir un peu... Donnez-moi ce chérubin-là et reposez-vous.

LA MARQUISE.

Ma fille!... Oh! attendez que je l'embrasse encore... Je n'ai que si peu de temps à goûter ce bonheur!... (*Elle prend l'enfant dans ses bras et le couvre de baisers.*) Pauvre enfant!... Ce n'est pas dans une mansarde que tu devais naître!... Ce n'est pas dans une mansarde que ta mère devait mourir!

LA GARDE, *s'essuyant les yeux.*

Allons, voyons, ma bonne chère dame, en voilà assez! ça vous fera mal de vous attendrir ainsi... sans compter que vous me faites pleurer de mon côté... Voyons, dormez... Je vous promets de vous réveiller sitôt que le commissionnaire sera de retour...

(*La garde ferme les rideaux du lit et sort par la porte de gauche. — Pendant les derniers mots de la garde, on a vu* Mme *Labrador entrer dans le salon de droite, et donner un peu de feu à une lampe qui est sur la cheminée, puis rajuster sa toilette devant une glace. — Jour dans la chambre de droite.*)

SCÈNE III.

Mme LABRADOR, *puis* MARTIAL DE PRÉAULT.

Mme LABRADOR, *à elle-même.*

Là, voilà ma toilette en ordre, et je puis maintenant aller faire ma ronde chez mes pensionnaires. (*Elle va pour entrer à droite.*)

MARTIAL DE PRÉAULT, *entrant vivement par le fond.*)

Madame?...

Mme LABRADOR, *se retournant.*

Hein?... Qu'est-ce que c'est?... (*Voyant Martial.*) Ah! tiens, c'est vous, monsieur... Je vous reconnais... vous êtes le jeune homme qui est venu la semaine dernière retenir une chambre pour une dame... qui, disiez-vous, aurait bientôt besoin de moi.

MARTIAL.

Précisément! Je vois que vous avez de la mémoire.

Mme LABRADOR.

Mémoire et discrétion, c'est mon fort!

MARTIAL.

C'est bien.

Mme LABRADOR.

Ah ça, que venez-vous m'annoncer? Est-ce que la personne en question?...

MARTIAL.

Elle est en bas dans un fiacre.

Mme LABRADOR.

Vous vous souvenez, n'est-ce pas, de ce qui a été convenu entre nous au sujet du payement?...

MARTIAL.

Sans doute. — Moi non plus je n'oublie rien...

Mme LABRADOR.

Ce n'est pas par méfiance, au moins... Ah! grand Dieu !... Mais vous savez le proverbe : *Un bon tiens...*

MARTIAL, *l'interrompant.*

Voici votre argent... comptez...

Mme LABRADOR, *mettant l'argent dans sa poche.*

Vingt-cinq louis. — C'est bien ça. — Vous pouvez faire monter cette dame.

MARTIAL.

Je vous l'amène dans un instant. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Mme LABRADOR, *seule.*

C'est quelque intrigue, bien sûr... Un mari... pauvre cher homme!... ou peut-être même un père à tromper... Je vois ça tout de suite, moi... l'habitude... Mais bah! ça ne me regarde pas!... On réclame mon ministère, on me paye largement, c'est l'essentiel, je n'ai pas à m'inquiéter du reste...

SCÈNE V.

Mme LABRADOR, MARTIAL, LOUISE DE BASSETERRE.

MARTIAL, *donnant le bras à Louise de Basseterre, qui est enveloppée dans une large pelisse.*

Voici la personne que je vous ai annoncée.

Mme LABRADOR, *à part.*

Elle est jolie. (*Allant à Louise, et la faisant asseoir sur le canapé près du guéridon.*) Asseyez-vous là, madame... vous devez être un peu fatiguée... deux étages à monter!... Tenez ce petit tabouret sous vos pieds...

LOUISE.

Merci, madame, merci!

Mme LABRADOR.

Je cours m'assurer que tout est prêt dans la chambre que je vous destine... Un peu de courage et de patience... Je suis à vous dans cinq minutes. (*Elle sort par la droite.*)

SCÈNE VI.

MARTIAL, LOUISE.

(*Aussitôt après la sortie de Mme Labrador, Louise cache sa tête dans ses deux mains et pleure.*)

MARTIAL, *la regardant, et à part, avec un peu d'impatience.*

Allons! encore des larmes!... (*Se rapprochant d'elle, et avec*

douceur.) Louise, au nom du Ciel, calmez-vous !... cette émotion vous tuera...

LOUISE, *relevant la tête et avec une sorte d'égarement.*

Que voulez-vous de moi ?... que pouvez-vous exiger encore ? N'ai-je pas accompli toutes vos volontés ?... ne suis-je pas en votre pouvoir ?... déshonorée... perdue ?

MARTIAL.

Louise, la douleur vous rend injuste et cruelle. Ce que vous me reprochez avec tant d'amertume, ne l'ai-je pas fait pour vous sauver ?

LOUISE.

Me sauver ! oui, de la honte, mais non du remords !... Tant de ruses, de mensonges, d'infamies !...

MARTIAL.

N'étaient-ils pas devenus nécessaires ? Et ne valait-il pas mieux tout entreprendre pour cacher votre faute que de vous exposer au courroux de votre père ?

LOUISE, *à elle-même.*

Mon Dieu !... mais la pitié est-elle donc un crime, que je l'expie si cruellement aujourd'hui ? Avant de vous connaître, j'étais heureuse, tranquille ! Vous êtes venu ; et de ce moment-là ma destinée a changé !... Orphelin, sans fortune, fils d'un émigré mort dans l'exil, vous vous êtes présenté chez mon père pour lui demander un emploi... votre malheur m'avait intéressée... Le comte de Basseterre vous a accueilli... Alors, comme aujourd'hui, il croyait à votre loyauté de gentilhomme... Il croyait que dans votre cœur, ainsi que dans le sien, étaient gravées ces paroles saintes : NOBLESSE OBLIGE ! Qu'avez-vous fait de son honneur, Martial ? qu'avez-vous fait du vôtre ?...

MARTIAL, *s'asseyant à gauche.*

Et pourquoi me répéter, Louise, ce que je sais aussi bien que vous ?...

LOUISE.

Pourquoi craindre de l'entendre redire, si vous ne deviez pas en rougir ?... Tous les moyens qui se peuvent mettre en œuvre pour changer en amour la pitié d'une jeune fille, vous les avez employés !... Combien de fois ne vous ai-je pas vu pleurant à mes genoux et parlant de mourir si je ne voulais pas vous aimer ! Ce n'était pas mon amour que vous me demandiez ainsi... c'était ma honte... car vous ne m'aimiez pas !

MARTIAL.

Moi !...

LOUISE.

Non, car on ne déshonore pas celle que l'on aime ! Cependant vos larmes, vos prières avaient ébranlé mon âme, troublé ma raison... vous m'aviez rendue folle... oui, folle, Martial, car je suis devenue coupable !

MARTIAL.

Louise !...

LOUISE.

Depuis cette heure funéste, que n'ai-je pas souffert!... Plus de repos... de sommeil!... Vous saviez cela, Martial, et pourtant, quand je vous suppliais de vous jeter aux genoux de mon père, de lui tout avouer, de lui demander de me donner à vous, vous me répondiez froidement : — Il faut encore attendre...

MARTIAL, *se levant.*

Ne vous ai-je pas appris les motifs de mon refus? Ne savez-vous pas que j'attendais pour parler à votre père le gain d'un procès qui devait me rendre les biens de ma famille?

LOUISE.

Oui, c'est là ce que vous me disiez; mais les jours s'écoulaient... et de nouvelles ruses, de nouveaux expédients devenaient nécessaires; c'est alors qu'est arrivée de province, à mon père, cette lettre qui lui annonçait que sa sœur mourante demandait à me voir. Cette lettre, Martial, c'est vous qui l'aviez écrite!... vous qui l'aviez envoyée!... Comment!... par quels moyens?... je l'ignore... car votre esprit ténébreux enfante des combinaisons qui m'échappent et me font peur... Vous aviez prévu que mon père, trop souffrant pour m'accompagner, mais ne voulant pas repousser le dernier vœu de sa sœur, me confierait aux soins de ma vieille gouvernante. Vous aviez calculé juste. — A l'heure qu'il est, tandis que M. de Basseterre me croit sur la route de Bretagne, ma pauvre Suzanne, menacée par vous, conduite dans une maison isolée, y gémit sous la garde d'un de vos complices... et moi je suis ici, où vous m'avez amenée. — Voilà ce que vous avez fait de moi, Martial, voilà jusqu'où je suis descendue!... Mais ce mensonge, je le jure, ce mensonge sera le dernier.

MARTIAL, *vivement.*

Comment? que voulez-vous dire?...

LOUISE.

Je dis que ne sortirai d'ici que pour aller me jeter aux genoux de mon père pour lui confesser ma faute et lui demander de donner un nom à mon enfant...

MARTIAL.

Y songez-vous, Louise?... Mais ce projet est insensé! Le marquis de Basseterre ne peut consentir à votre union avec un homme sans fortune... Il faut attendre... attendre encore...

LOUISE.

Attendre toujours, n'est-ce pas?... Non, Martial, je n'attendrai plus! ma résolution est prise, et bien prise cette fois.

MARTIAL.

Mais votre père vous maudira...

LOUISE.

Entre sa colère et moi, je placerai mon enfant... Il n'aura pas la force de maudire!

MARTIAL.

C'est là votre projet?

LOUISE.

Oui, mon projet irrévocable !

MARTIAL, *froidement.*

C'est bien.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Mme LABRADOR.

Mme LABRADOR, *entrant.*

Me voici !... la chambre est prête, et quand il vous plaira...

MARTIAL.

Conduisez madame.

Mme LABRADOR.

Venez !... appuyez-vous sur moi !... (*Elle offre le bras à Louise et sort avec elle en la soutenant.*)

SCÈNE VIII.

MARTIAL, *seul, après un instant de silence.*

Son enfant !... Elle compte sur son enfant pour obtenir le consentement de son père à notre mariage !... Pauvre insensée !... Tu ne sais pas que ce mariage est impossible... à présent du moins. (*S'asseyant près du guéridon.*) Tu ne sais pas que mon titre, que le nom que je porte ne m'appartiennent pas... et qu'en fouillant dans mon passé M. de Basseterre y trouverait peut-être... Oh ! non ! non ! il ne faut pas qu'elle accomplisse son projet... il ne faut pas d'aveu ! Mais cet enfant ? cet enfant ?

SCÈNE IX.

MARTIAL, TRABUCOS.

TRABUCOS, *ouvrant la porte du fond et paraissant tout à coup.*

Me voilà ! c'est moi !

MARTIAL, *stupéfait.*

Trabucos ! ! (*Il se lève.*)

TRABUCOS.

En personne naturelle ! mon Dieu, oui !

MARTIAL.

Comment ? Pourquoi as-tu quitté cette femme que je t'avais donnée à garder ?

TRABUCOS.

Comment ? Tout simplement en fermant la porte et en mettant la clef dans ma poche. — Pourquoi ? parce que tu n'avais rien voulu me dire... que j'étais las de marcher à l'aveuglette et que je tenais à y voir clair. — Voilà !

MARTIAL.

Eh bien ! après ? que veux-tu ?

TRABUCOS.

Ce que je veux ?... Tu vas le savoir, mais procédons par or-

dre. — Ah ! ah ! mon gaillard, nous séduisons les jeunes filles... nous les amenons clandestinement chez cette respectable Mme Labrador... nous voulons devenir papa en catimini... sans en faire part à notre ami Trabucos... ça n'est pas maladroit !... mais notre ami Trabucos a le nez fin... il flaire le gibier, et quand celui-ci se cache il le suit à la piste et finit par le découvrir. — Ce qui veut dire, mon brave, que je t'ai suivi et que je sais tout !...

MARTIAL.

Quoi ? que sais-tu ?...

TRABUCOS.

Tout ! — Le nom de la belle, — son état intéressant... Nous allons mettre au monde un petit citoyen !... Mon compliment, mon cher ! — Et moi qui donnais dans tes bourdes ; — moi qui croyais qu'il s'agissait d'une amourette... d'un simple enlèvement !... Ah ! nous donnons dans la noblesse !... Ah ! nous prenons des airs de perpétuer notre race !... ça change la thèse, mon bonhomme !

MARTIAL.

Et, comment cela ?

TRABUCOS.

Parbleu ! c'est bien simple. — Tu es venu me proposer, à moi, ton ancien ami, ton ex-compagnon d'orgies et d'estaminet, de t'aider à enlever une jeune fille et de me constituer gardien, pendant quelques jours, d'une vieille bonne femme, que je croyais sa tante ou sa grand'mère... je ne sais pas au juste... Tu m'as offert dix louis pour cela et j'ai accepté bonnement. — Mais maintenant que je suis au fait de la chose, — maintenant que je sais le véritable nom, — maintenant que je me doute de tes projets...

MARTIAL.

Quels projets ?

TRABUCOS.

Eh ! parbleu ! d'épouser ! de faire un riche mariage !

MARTIAL, *remontant au fond.*

Tu ne sais ce que tu dis. — Ce mariage ne se fera pas !

TRABUCOS, *passant à droite.*

Soit ! mais, enfin, je possède un secret qui vaut son pesant d'or. — La demoiselle est riche. — Il faut que le secret me rapporte !

MARTIAL.

Finissons !... Que veux-tu pour te taire ?

TRABUCOS, *s'asseyant.*

Mais, dame ! je ne crois pas être trop exigeant en te demandant une petite rente viagère de deux cents francs par mois, pour m'aider à soutenir ma frêle existence d'une manière plus positive que par les chances douteuses du carambolage et les faveurs changeantes de la dame de trèfle...

MARTIAL.

Une rente de deux cents francs par mois ? — Tu l'auras.

TRABUCOS.

Pourrais-tu, sans te gêner, me compter un mois d'avance ?

MARTIAL.

Le voici. (*Il lui donne de l'argent.*)

TRABUCOS, *le prenant.*

C'est bien, je me tairai, — tant que tu seras aussi exact.

MARTIAL.

Va-t'en !

TRABUCOS.

Au revoir, mon cher ami ! (*A part.*) J'ai demandé trop peu ! — Il s'est décidé trop vite, le gaillard, pour que son secret ne vaille pas davantage... mais, bah ! rien n'est encore signé et on a vingt-quatre heures pour se dédire. (*Il sort.*)

MARTIAL, *seul.*

Misérable Trabucos ! ! Voilà mon secret entre ses mains !... S'il allait ne pas le garder ?... Et Louise elle-même qui me menace de tout révéler à son père !... Que faire, mon Dieu, que faire !...

Il va ouvrir la fenêtre du fond et s'appuie avec accablement sur le balcon. — Au même instant, on frappe à la porte d'entrée de la mansarde. La garde-malade va ouvrir, et un commissionnaire paraît.

SCÈNE X.

MARTIAL *au balcon, dans la chambre de droite;* LA GARDE, LE COMMISSIONNAIRE, LA MARQUISE DE SIMEUSE, *dans celle de gauche.*

LA GARDE, *au commissionnaire.*

Eh bien !

LE COMMISSIONNAIRE, *accent auvergnat.*

Eh bien ! j'ai fait ma commischion. — Est-che qu'on ne peut pas lui parler, à ch'te dame ?...

LA GARDE, *écartant les rideaux.*

Je crois qu'elle dort.

LA MARQUISE.

Qu'y a-t-il ? Ah ! c'est vous, mon ami... Eh bien ! avez-vous trouvé la personne chez laquelle je vous ai envoyé ?...

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsu le duc de la Tour-du-Pic ?... Chertainement, madame... il était chez lui.

LA MARQUISE, *vivement.*

Et qu'a-t-il répondu ?...

LE COMMISSIONNAIRE.

Il a répondu comme cha, qu'il allait venir.

LA MARQUISE, *avec joie.*

Oh ! merci, mon Dieu, merci ! !

LE COMMISSIONNAIRE.

Et tenez, on monte l'escalier... C'est lui. (*Allant à la porte du fond.*) Par ici, monsu le duc, par ici... Ah ! dame, c'est un peu haut... l'escalier, il est un peu raide, tout de même...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC, *paraissant au fond. — La garde, sur un geste du duc, se retire.*

(*Au commissionnaire.*) Ne vous éloignez pas, j'aurai peut être encore besoin de vous... (*Le commissionnaire sort. — (A part.) — S'arrêtant un instant et jetant un regard sur le tableau qui l'environne.*) Est-ce donc ainsi que je devais retrouver la marquise de Simeuse!... Blanche de Chaumont, que je voyais courir, il y a quinze ans, si fraîche, si rieuse, dans nos vallées du Berry... Blanche de Chaumont, la jeune fille que j'ai tant aimée!... (*Il s'approche avec émotion du lit de la marquise.*)

LA MARQUISE, *lui tendant la main.*

C'est vous, Henri ?...

LE DUC, *à part.*

Pauvre femme, comme elle est changée!...

LA MARQUISE.

Oh! je savais bien que vous viendriez...

LE DUC, *s'asseyant près du lit.*

Mais, comment se fait-il, mon Dieu, que je vous retrouve dans cette position... dans ce dénûment ?

LA MARQUISE.

Oui, vous vous reportez à d'autres temps, n'est-ce pas ?... à ces belles années, où vous me voyiez entourée de tous les hommages... comblée de tous les avantages de l'opulence. Vous demandez ce qu'est devenu tant de beauté, de bonheur et d'éclat!

LE DUC.

Oui, c'est vrai... en vous retrouvant aujourd'hui, je n'ai pu me défendre d'un retour vers le passé... mais occupons-nous du présent ou plutôt de l'avenir.

LA MARQUISE, *tristement.*

L'avenir, mon ami!... il n'en est plus pour moi!

LE DUC.

Que dites-vous ?

LA MARQUISE.

Ecoutez-moi, monsieur le duc... car les instants sont précieux, et cette force qui me permet de vous confier une volonté suprême, ne tardera pas à s'éteindre... Henri, nous ne devions pas être heureux ensemble sur la terre... Dieu a des secrets que l'homme doit respecter... Devant sa volonté sainte, inclinons-nous. Une haine héréditaire séparait nos deux familles... Mon père s'opposa à notre union... je dus me soumettre et prendre pour époux l'homme qu'il m'avait choisi... Que Dieu lui pardonne ce choix!... Pauvre père, il n'aurait pas exigé un pareil sacrifice, s'il avait pu prévoir le sort qui m'attendait avec le marquis de Simeuse!... Quelque temps après ce mariage, mon père mourut... Tant qu'il avait vécu, le marquis s'était con-

traint... mais bientôt ses mauvaises passions ne connurent plus de frein... Que vous dirais-je? Un jour, il me quitta, me laissant seule, sans fortune, car il avait dévoré ma dot... Je mis mon espoir en Dieu, le priant de me donner le courage et la force. Seule, délaissée à vingt-cinq ans... je travaillai pour vivre, comme une simple ouvrière.

LE DUC.

Vous!... vous, Blanche!... et pendant ce temps, j'étais, moi, sur les champs de bataille, demandant à la mort qui m'épargnait, l'oubli d'un bonheur détruit... la fin des chagrins qui m'avaient accablé... fidèle à votre souvenir, à votre image, que rien n'a pu bannir de mon cœur.

LA MARQUISE.

Plusieurs années s'écoulèrent pour moi dans la solitude... dans une résignation à laquelle je trouvais quelque douceur, car elle me venait de la pensée de Dieu... Enfin, j'étais sinon heureuse, du moins plus calme... lorsqu'un jour, il y a dix mois de cela, un homme se présenta chez moi... c'était le marquis de Simeuse!... Compromis dans une querelle de jeu, à la suite de laquelle un homme avait été tué... poursuivi... traqué par la police, il venait me demander un asile. Je ne vis en lui qu'un malheureux, un proscrit... J'oubliai mon abandon, mes larmes; je consentis à le cacher... Cette hospitalité sainte, cet auguste pardon de tous les maux soufferts, savez-vous comment il les reconnut?... Un soir qu'il était ivre... Mais pourquoi vous attrister... pourquoi m'humilier par le récit de ces ignominies?... Henri, c'est à la fille du marquis de Simeuse que, me sentant prête à mourir, j'ai voulu vous demander de servir de père...

LE DUC.

A la fille du marquis de Simeuse?...

LA MARQUISE.

Oui, à cette pauvre enfant qui vient de naître... et qui va rester sans appui... Pour moi, pour moi seule, je ne vous aurais jamais invoqué... Mais pour elle, j'ai voulu vous revoir... espérant que vous ne refuseriez pas de servir de protecteur... d'appui à la fille de celle... que... (*La voix lui manque.*)

LE DUC, *avec effroi.*

Blanche!... Blanche!... je jure... Oh! mon Dieu! elle ne m'entend pas!... Blanche!... Blanche!... je vous promets... je vous jure d'accomplir votre dernier vœu!...

LA MARQUISE, *revenant à elle et pressant la main du duc.*

Merci... soyez béni! je meurs en paix... je... (*Elle s'évanouit de nouveau.*)

LE DUC, *allant au fond.*

Un médecin! Vite!... vite!... un médecin!

Le commissionnaire entr'ouvre la porte du fond et disparaît.

LE DUC, *revenant près de la marquise.*

Mon Dieu! mon Dieu!... ses mains sont glacées. Ne pour-

rai-je donc la rappeler à la vie ?... (*Il s'agenouille près de la marquise et demeure accablé dans sa douleur.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, *puis* Mme LABRADOR.

(*Pendant la dernière partie de la scène précédente, Martial a quitté le balcon et repoussé la fenêtre.*)

MARTIAL, *à part, revenant d'un air pensif.*

Oh! cet enfant! cet enfant! s'il pouvait ne pas naître! (*Il se laisse tomber sur un siége et paraît réfléchir profondément.*)

Mme LABRADOR, *paraissant à la porte de la chambre de Louise.*

C'est un garçon! Venez donc le voir... l'embrasser!

MARTIAL, *l'arrêtant.*

Un instant... tout n'est pas fini...

Mme LABRADOR.

Comment?

MARTIAL.

Il nous reste encore quelques formalités à remplir. (*Il pousse le verrou de la porte d'entrée et celui de la porte de droite.*)

Mme LABRADOR, *étonnée.*

Quelles formalités?

MARTIAL, *indiquant le canapé près du guéridon.*

Asseyez-vous là... et écrivez.

Mme LABRADOR, *s'asseyant.*

Que j'écrive! mais quoi donc?

MARTIAL.

Vous le saurez.— Ecrivez. (*Dictant.*) « Moi soussignée, veuve « Labrador, demeurant à Paris, allée de la Santé, déclare que « Mlle Louise de Basseterre est venue en ma maison, aujour- « d'hui 8 octobre 1813, pour y réclamer mes soins, et qu'elle y « est accouchée, vers sept heures du soir, d'un enfant mort.

Mme LABRADOR, *vivement.*

Comment, mort! mais au contraire, il est vivant, bien vivant!...

MARTIAL, *froidement.*

Allez toujours. (*Il continue.*) « Je certifie en outre que j'ai « proposé à M. Martial de Préault, père déclaré, de le débar- « rasser de l'enfant qui allait naître. »

Mme LABRADOR, *indignée.*

Moi!... moi!... quelle horreur!...

MARTIAL, *avec force.*

Ecrivez donc!... (*Continuant.*) « Et que, s'il eût vécu, c'eût « été uniquement parce que M. Martial de Préault a repoussé « mon offre avec indignation. En foi de quoi j'ai signé le pré- « sent écrit. »

Mme LABRADOR, *se levant.*

Je ne signerai pas cela!

MARTIAL.

Vous signerez !

Mme LABRADOR.

Jamais !

MARTIAL.

Vous signerez, vous dis-je !

Mme LABRADOR, *avec épouvante.*

Au secours... au...

MARTIAL, *lui saisissant le bras.*

Pas un mot ! pas un cri, ou vous êtes morte !...

Mme LABRADOR, *se laissant retomber sur le canapé.*

J'obéis ! j'obéis !... (*Elle signe en tremblant.*)

MARTIAL, *prenant le papier qu'elle vient de signer et le mettant dans sa poche.*

C'est bien !

LE COMMISSIONNAIRE *entrant, suivi du médecin.*

Voici le docteur...

Mme LABRADOR, *à Martial.*

Mais, pour l'amour de Dieu ! que voulez-vous faire de cet écrit ?... vous voulez donc me perdre ?...

MARTIAL.

Non ! si vous faites ce que j'attends de vous.

Mme LABRADOR.

Et quoi donc encore ? mon Dieu ! quoi donc encore ?

(*Martial semble réfléchir avant de répondre.— Pendant ce temps, le médecin amené par le commissionnaire dans la mansarde s'est rapproché du lit et a pris la main de la marquise.*

LE MÉDECIN.

Cette femme est morte !

LE DUC, *avec douleur.*

Morte !

LA GARDE, *qui vient d'entrer.*

Morte !...

Mme LABRADOR, *à Martial.*

Eh bien !

MARTIAL.

Eh bien !... je reviendrai demain... d'ici là, songez à accomplir mes ordres.

LE DUC, *étendant la main vers la marquise.*

Dors en paix, pauvre femme... je jure de veiller sur ta fille !

MARTIAL, *à Mme Labrador.*

Il faut que cet enfant disparaisse !

(*Il sort vivement. — Mme Labrador, stupéfaite, épouvantée, rentre dans la chambre de Louise.—En ce moment la fenêtre du fond s'ouvre. — Trabucos paraît.*)

TRABUCOS, *à part.*

Heureusement, je suis là !... J'adore les enfants.

FIN DU PROLOGUE.

ACTE I.

TABLEAU II.

1833.

(Le boulevard des Italiens. — A gauche, angle rentrant, formé par une maison qui fait le coin d'une rue. — Cette maison est placée obliquement, et son rez-de-chaussée est occupé par un café. — Au-dessus de ce café, plusieurs fenêtres éclairées et ouvertes laissent apercevoir les salles d'un établissement de jeu. — Au fond et faisant face au public est la ligne des maisons sur le boulevard. — Vers le milieu est un magnifique hôtel; grande porte à colonnade et à grille. — Au premier étage, large balcon; à travers les fenêtres, ouvrant sur ce balcon, on aperçoit l'appareil d'une fête; par intervalle, on entend la musique; les domestiques causent entre eux à la porte de l'hôtel illuminée pour un bal —De temps à autre, pendant la première partie de l'acte, on voit passer le monde. — Quelques invités qui entrent dans l'hôtel. — Devant le café, quelques jeunes gens sont assis, fumant et buvant. — A droite et au fond, des chaises. — Jour faible sur le théâtre, tout le temps du tableau.)

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR DE SALLUCES, DE MONTLOUIS, DE LUCENAY, RENÉ DE BAVILLE, *assis à la première table.*

LUCENAY.

Etiez-vous à l'Opéra ce soir, messieurs?

BAVILLE.

Oui, moi j'y étais.

LUCENAY.

Qu'y disait-on?

BAVILLE.

Rien!... Ah! si, on parlait de Florentine; elle quitte décidément le théâtre.

LUCENAY.

Et pourquoi?

BAVILLE.

Pour se marier. Tout le club est furieux... ces messieurs veulent absolument se battre avec le mari.

MONTLOUIS.

A propos de duel, messieurs, savez-vous la nouvelle?

LUCENAY.

Quelle nouvelle?

MONTLOUIS.

Ce pauvre Albert de Lansac...

LUCENAY.

Eh bien ?

MONTLOUIS.

Eh bien ! il est mort !

BAVILLE.

Mort ! Albert de Lansac !

LUCENAY.

Et comment cela ?

MONTLOUIS.

Il paraît qu'il a été tué en duel ce matin.

BAVILLE.

Tué en duel !... Et par qui, mon Dieu ! et à quel propos ?

MONTLOUIS.

Je l'ignore. Je n'ai aucun détail sur cette affaire.

LUCENAY.

Mort ! Albert ! Ce n'est pas possible ; il devait souper avec nous ce soir... il aurait attendu à demain pour se faire tuer... On t'aura trompé, ou tu t'amuses à nous faire des contes. Avez-vous entendu parler de cela, vous, Salluces ?

SALLUCES, *d'un air sombre.*

Oui.

MONTLOUIS, *regardant Salluces.*

Ah ! mon Dieu ! comme vous êtes pâle, mon cher ! Qu'avez-vous donc ce soir ? est-ce que c'est cette nouvelle qui vous donne cet aspect lugubre ? Vous, un esprit fort, un sceptique !... Que voulez-vous, très-cher, nous sommes tous mortels ! Allons, buvons, pour chasser la mélancolie.

SALLUCES, *vivement.*

Oui, oui, buvons !... et parlons d'autre chose.

LUCENAY.

Soit ! parlons d'autre chose.

MONTLOUIS.

Au surplus, messieurs, si vous êtes curieux d'apprendre toutes les circonstances de ce malheureux duel, je connais quelqu'un qui pourra vous renseigner à ce sujet.

BAVILLE ET LUCENAY.

Qui donc ?

MONTLOUIS.

Eh ! pardieu ! le baron de Maubert !...

LUCENAY ET BAVILLE.

Le baron de Maubert ?

MONTLOUIS.

Oui... il était, dit-on, l'un des témoins de ce pauvre Albert... il a promis de se trouver ici, ce soir à onze heures, pour souper avec nous. (*Tirant sa montre.*) Il est onze heures moins cinq minutes... il ne peut tarder.

BAVILLE, *se levant et rallumant son cigare.*

Ah çà ! qu'est-ce donc que le baron Maubert ?

MONTLOUIS.

Comment ! tu ne connais pas le baron Maubert ?

BAVILLE.

Ma foi, non!... Il y a, je crois, à Paris, une place de ce nom-là... Mais... ton baron... c'est la première fois que j'en entends parler.

MONTLOUIS, *se levant.*

Ah! parbleu! on voit bien que tu arrives du fond de ta province... le baron de Maubert est connu de tout ce qu'il y a d'un peu fashionable à Paris; c'est un viveur émérite, un habitué de l'orchestre de l'Opéra, du Rocher de Cancale et de Frascati.

BAVILLE.

Est-il jeune?

MONTLOUIS.

Non pas précisément... il a passé depuis longtemps la quarantaine, quoique auprès des femmes il ne se donne que trente-sept ans; mais il aime beaucoup la jeunesse dont il a conservé la joyeuse humeur... C'est un homme amusant, un convive agréable... Voltairien dans l'âme... de principes... faciles... ayant toujours vingt-cinq louis au service d'un fils de famille... N'est-ce pas, Alfred? n'est-ce pas, Salluces? Tu dois en savoir quelque chose, toi?

SALLUCES.

Oui, oui, en effet, je...

MONTLOUIS.

Parbleu! il n'y a pas de honte à l'avouer... moi, je ne m'en cache pas; il m'a prêté une centaine de louis, que je lui dois encore, par parenthèse. Que voulez-vous? mon oncle ne veut pas se décider à mourir.

BAVILLE.

Ton baron de Maubert est donc riche?

MONTLOUIS.

Riche? Je ne sais; je n'ai pas compté avec lui, mais il le paraît du moins... Il occupe, rue Meslay, un appartement splendide... Il a trois ou quatre domestiques, cabriolet, tilbury... chevaux de selle... Enfin, son train est celui d'un homme qui jouit de cinquante ou soixante mille livres de rentes... (*Regardant à gauche.*) Et tenez, si je ne me trompe, le voici lui-même.

(*Arrive par la gauche un élégant tilbury conduit par Maubert, un groom très-petit est perché derrière ce tilbury, qui traverse le théâtre et va s'arrêter au premier plan de droite, de manière à ce que la voiture seule reste en vue jusqu'à la fin de l'acte. — Le groom saute à terre, il va tenir le cheval, et Maubert descend. — C'est un homme de 45 ans, cheveux gris, coupés courts, moustaches noires, tournure un peu militaire, rubans de plusieurs ordres étrangers à la boutonnière.*)

BAVILLE.

Joli attelage!

LUCENAY.

Et puis ce groom microscopique!... En vérité, cela a tout à fait bon air!

BAVILLE.

Oui, je commence à perdre mes préjugés sur ton baron Maubert...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAUBERT.

MAUBERT, *tendant la main.*

Bonsoir, Philippe... Bonsoir, messieurs... (*Allant à Salluces, qui est resté assis.*) Bonsoir, Salluces.

SALLUCES, *froidement.*

Bonsoir!...

MAUBERT.

Oh! oh! qu'y a-t-il?

MONTLOUIS, *se rapprochant de la table, ainsi que les autres.*

Bah! ne faites pas attention, baron; Salluces est ce soir d'une humeur massacrante.

LUCENAY.

Je crois que c'est le duel de ce pauvre Albert qui lui a donné des idées noires.

MAUBERT.

Ah! il vous a conté cette histoire?

LUCENAY.

Lui? pas du tout. On ne peut pas lui arracher deux mots de suite... Est-ce qu'il la connaît cette histoire?

MAUBERT.

Parbleu! s'il la connaît?... Il était témoin avec moi.

LUCENAY.

Ah! le sournois!

BAVILLE.

Et il ne nous disait rien!...

LUCENAY.

Mais nous ne le tiendrons pas quitte à si bon marché...

MONTLOUIS.

Non certes! Et pour le punir, nous exigeons un récit complet...

TOUS.

Parlez! parlez!

SALLUCES.

Moi?...

MAUBERT.

Allons donc, mon cher, est-ce qu'il faut se faire prier ainsi?... Racontez, racontez, puisque ces messieurs le veulent. — Je suis certain que vous vous en tirerez à merveille!

SALLUCES, *après avoir regardé fixement Maubert, et buvant un grand verre de punch.*

Soit!

MONTLOUIS.

Voyons... d'abord le sujet de la querelle.

SALLUCES.

Connaissez-vous cette industrie ténébreuse que dans l'argot du bagne et des prisons on appelle le *chantage?*

BAVILLE.

Le chantage! ma foi non! que diable est-ce là?

MONTLOUIS, *debout.*

Attendez!... je connais un peu mon argot, moi... Le chantage, n'est-ce pas une honnête spéculation qui consiste à découvrir le côté faible, le défaut de la cuirasse, pour tirer ensuite parti de la découverte? Une contribution imposée à l'amour-propre... une lettre de change tirée sur la réputation, la vanité, le talent?

SALLUCES.

Oui. Mais ce que vous dites là ne peut s'appliquer qu'aux petits industriels du genre, pauvres diables que la faim pousse, et dont on se débarrasse en leur jetant une aumône; mais il y en a d'autres qui ont placé leurs spéculations sur une plus vaste échelle... Ceux-là ne se contentent pas de quelques misérables pièces d'or, il leur faut une ample curée... Ceux-là ne s'adressent pas à la vanité, ils s'attaquent à l'honneur des familles, au repos des ménages! Malheur à la jeune fille qui a commis une faute! à la femme qui a oublié un instant ses devoirs!... A l'homme qui peut se reprocher une erreur de jeunesse! Sitôt qu'ils ont surpris ce secret, dès qu'ils possèdent la preuve de cette faute, ils exigent pour se taire une large rançon... Et si cette rançon on ne peut la payer, alors c'est la honte, c'est le désespoir... c'est quelquefois la mort!...

MAUBERT, *tout en fumant, et froidement.*

Ah! c'est un métier bien ignoble!

MONTLOUIS.

A quoi tend ce beau préambule, mon cher Salluces, et quel rapport cela peut-il avoir avec l'histoire que nous te demandons?

SALLUCES.

Vous le saurez bientôt. Hier au soir j'avais la migraine, j'étais resté chez moi et je me préparais à me mettre au lit, lorsque j'entendis sonner violemment à ma porte. Mon domestique va ouvrir, et, quelques instants après, je vois paraître Albert de Lansac, pâle, les yeux hagards, les vêtements en désordre. — Avez-vous cinquante mille francs? me dit-il.—Non, lui répondis-je, assez étonné d'une semblable question.—Pouvez-vous me les procurer? — Quand? — D'ici à une heure. — Vous êtes fou!... — Alors, reprit-il, en faisant quelques pas pour sortir, dans une heure je serai mort. Je m'élance vers lui! je l'arrête! — Quel est ce projet, lui demandai-je, et que vous est-il arrivé?... Après avoir hésité pendant quelques instants, il m'avoua que depuis cinq ou six mois il était l'amant de Mme Wilson!

MONTLOUIS.

La femme du banquier?

LUCENAY.

Cette femme si jolie qu'on l'a surnommée la belle Anglaise?

SALLUCES.

Oui.

MONTLOUIS.

L'heureux gaillard! Et l'on n'en savait rien !... C'est inouï...

SALLUCES.

Mme Wilson comme, d'ailleurs, presque toutes les femmes, avait la manie d'écrire à son amant.

MAUBERT, *faisant tomber la cendre de son cigare.*

Fâcheuse manie! C'est presque toujours ainsi qu'elles font découvrir leurs intrigues.

SALLUCES.

Elle avait donc écrit à Albert une dizaine de lettres, que celui-ci gardait dans un portefeuille qu'il portait précieusement et amoureusement sur son cœur... Or, il y a deux jours, Albert, dont la fortune était, comme vous savez, fort écornée, avait eu recours à un usurier, nommé Van-Gripp... Cet homme, qui avait déjà pris deux ou trois fois la signature d'Albert, consentit à lui prêter de nouveau quelques milliers de francs; mais, par un caprice d'usurier gourmand, il y mit une singulière condition, qu'Albert lui donnerait à souper, le soir même, aux *Frères provençaux.*

MONTLOUIS.

Diable! ce n'était pas réjouissant!

SALLUCES.

Pressé par le besoin d'argent, Albert accepta pourtant... Que se passa-t-il à ce repas? voilà ce qu'il n'a pu me dire; car à peine eut-il bu deux ou trois verres de bordeaux... qu'une ivresse rapide et incompréhensible s'empara de lui, et à cette ivresse succéda bientôt un sommeil profond.

MONTLOUIS.

C'est singulier!

SALLUCES.

Quand il se réveilla, il se trouva seul, et le portefeuille qui contenait les lettres de sa maîtresse n'était plus dans sa poche.

TOUS.

Ah bah!

MAUBERT, *froidement.*

On le lui avait volé.

MONTLOUIS.

Ah! je commence à comprendre... histoire de chantage, n'est-ce pas?

SALLUCES.

Hier matin, folle d'épouvante et de désespoir, Mme Wilson était accourue chez Albert; elle venait de recevoir un billet anonyme, qui la menaçait, si le soir même, à huit heures, elle n'avait pas déposé entre les mains de Van-Gripp... deux cent mille francs contre la remise de ses lettres, de voir, une heure après, ces mêmes lettres vendues à son mari... Je cherchai

à donner à Albert un espoir que je n'avais pas... Je montai en voiture avec lui... il voulait courir chez l'usurier, le forcer par la violence à rendre les lettres volées... le tuer même, s'il le fallait, pour les lui prendre...

MAUBERT.

Eh bien ! y êtes-vous allés ?

SALLUCES.

Oui.

MAUBERT.

Je gage que notre homme n'était pas chez lui.

SALLUCES.

Mais, en redescendant, nous trouvâmes M. Wilson.

MAUBERT.

Qui avait payé ?

SALLUCES.

Mais qui, après avoir racheté à prix d'or l'honneur de sa femme, était venu chercher une vengeance... Un rendez-vous fut pris aussitôt ; et tandis que, ce matin, Albert tombait frappé mortellement par le mari, on rapportait à l'hôtel de celui-ci le corps de sa femme qui, de désespoir, s'était précipitée dans la Seine.

LUCENAY, BAVILLE, MONTLOUIS.

Ah ! c'est horrible !

MAUBERT, *se levant.*

Oui sans doute ; mais, malheureusement, nos regrets n'y peuvent rien changer !... Allons, messieurs, c'est assez nous attrister par le souvenir des morts... Occupons-nous un peu des vivants... (*On entend un motif de quadrille.*) Et, à propos de cela, il y a donc fête ce soir à l'hôtel de Latour-du-Pic ?

MONTLOUIS, *allant à Maubert.*

Comment ! baron, vous ne savez donc pas ?... une autre grande nouvelle du jour ? Mais celle-là est moins triste et moins sombre... Le duc de Latour-du-Pic s'est marié !

MAUBERT.

Bah ! à son âge ? à soixante ans ?

MONTLOUIS.

Oui, la cérémonie a eu lieu ce matin à Saint-Roch.

MAUBERT.

Et qui a-t-il épousé ?

MONTLOUIS.

Une orpheline qu'il avait recueillie... Mlle Mathilde de Simeuse...

MAUBERT.

La mariée est-elle jeune ?

MONTLOUIS.

Dix-neuf ou vingt ans, je crois.

MAUBERT.

Jolie ?

MONTLOUIS.

Oh ! très-jolie !

MAUBERT, *riant.*

Diable ! le vieux duc est bien téméraire ! (*Sérieux.*) Il possède une grande fortune, dit-on ?

MONTLOUIS.

Immense ! quelque chose comme six cent mille livres de rentes.

MAUBERT, *à part.*

Six cent mille livres de rentes !

MONTLOUIS.

Ce n'est, assure-t-on, que pour avoir le droit de lui laisser cette fortune qu'il a épousé Mlle de Simeuse.

LUCENAY, *regardant l'heure à sa montre.*

Ah çà il est près de minuit... Est-ce que nous ne commandons pas le souper ? Venez-vous, messieurs ?

MONTLOUIS, *à Maubert.*

Venez-vous, baron ?

MAUBERT.

Allez, allez ! j'achève mon cigare et je vous rejoins.

(*Les jeunes gens entrent dans le café. Maubert tourne les yeux vers l'hôtel et semble réfléchir. Au même instant, un personnage qu'on a vu sortir depuis quelques instants de la maison de jeu, et qui semblait attendre que les jeunes gens se fussent retirés, s'avance et touche le bras de Maubert.*)

SCÈNE III.

MAUBERT, TRABUCOS.

TRABUCOS.

Monsieur le baron de Maubert, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

MAUBERT, *se retournant.*

Encore toi ?

TRABUCOS.

Toujours ! mon Dieu, oui.

MAUBERT.

D'où viens-tu ?... que veux-tu ?

TRABUCOS, *montrant le café.*

Je viens de ce tripot où j'ai perdu tout ce que j'avais de monnaie disponible... Une martingale, que cependant je croyais infaillible, m'a complétement nettoyé... Bref, je sortais assez triste, lorsque, par bonheur, je vous ai aperçu. Quelle chance ! Ah ! on voit bien que la Providence veille sur les honnêtes gens !...

MAUBERT.

Et tu viens encore me demander de l'argent ?...

TRABUCOS.

Oui, monsieur le baron Maubert, quelques louis pour me refaire.

MAUBERT.

N'y compte pas !

TRABUCOS.

Ah !

MAUBERT.

Je suis las de subvenir à tes folies !... Tu n'auras rien ! (*Il va s'asseoir près de la table.*)

TRABUCOS.

C'est juste ! je m'y suis mal pris... (*S'approchant de Maubert.*) M. le baron de Maubert ne veut rien faire pour moi?

MAUBERT.

Non.

TRABUCOS, *changeant de ton et passant de l'autre côté.*

Maître Van-Gripp, j'ai besoin de dix louis.

MAUBERT, *vivement, et se levant.*

Tais-toi, malheureux ! tais-toi !... Tiens, voilà ce que tu demandes. (*Il les lui donne.*)

TRABUCOS.

A la bonne heure !... Te voilà redevenu gentil.

MAUBERT, *bas.*

Mais tu sais donc tout ?...

TRABUCOS.

Ah ! dame ! les secrets d'un homme comme vous, cher monsieur le baron, sont bons à connaître. Il y a toujours quelque chose à gagner avec vous... (*Il boit un verre de punch.*) J'ai compris cela depuis longtemps, à l'époque où vous n'étiez encore que Martial de Préault, et je me suis attaché à votre fortune... Où vous moissonnez, moi, je glane... (*Il en boit un autre.*) Quand vous faites chanter les autres, moi je me contente de vous faire fredonner, et voilà !... Sans adieu, monsieur le baron ! je cours de nouveau tenter la veine. (*Il rentre à gauche dans la maison de jeu.*)

MAUBERT, *à part.*

Il faudra que je songe à me débarrasser de ce gaillard-là !... Six cent mille livres de rentes... soixante ans ! et une femme jeune et belle ! (*Il s'assied à gauche et s'absorbe dans ses réflexions. On voit arriver par le fond, à droite, un jeune homme pâle, abattu, dont les vêtements sont pauvres, déchirés.*)

SCÈNE IV.

MAUBERT, RAPHAEL.

RAPHAEL *s'avance lentement, promène autour de lui ses regards. Ses yeux s'arrêtent sur le café-restaurant. Il porte douloureusement la main à sa poitrine ; puis touche ses deux poches.*)

Rien ! plus rien ! et j'ai faim ! Qu'ils sont heureux ces gens que je vois là ! ces gens qui peuvent satisfaire leurs goûts... leurs caprices... Qu'ils sont heureux ! (*On entend la voix des*

croupiers qui sont dans la maison de jeu, et qui disent : FAITES VOTRE JEU, MESSIEURS, RIEN NE VA PLUS. *Puis le son de l'or retentit.)* De l'or !... de l'or !... Et songer qu'avec un misérable écu je pourrais monter dans cette maison... jouer... gagner peut-être... peut-être avoir de l'or... Mais rien ! rien ! la misère... sans espoir !... sans avenir !... Oh ! ce bruit me fait mal !... Tout ce luxe, tous ces bonheurs qui m'environnent augmentent mes souffrances... Eloignons-nous ! (*Il fait quelques pas; mais les fenêtres de l'hôtel se sont ouvertes, et l'on entend d'une façon plus distincte la musique des quadrilles. Il s'arrête.*) Une fête !... des danses ! du plaisir ! de la joie !... Ils s'amusent, pendant que moi... moi, j'expire de misère sous leurs pieds ! (*Il s'est laissé tomber sur une chaise, à droite, les yeux toujours attachés sur les fenêtres de l'hôtel. Mathilde s'est avancée sur le balcon et appuyée à la balustrade.*)

SCÈNE V.

MAUBERT, RAPHAEL, MATHILDE, *puis* LE DUC DE LA TOUR-DU-PIC, *sur le balcon.*

RAPHAEL.

Cette femme... comme elle est jolie !... Et ces hommes qui peuvent lui parler, lui sourire... s'enivrer de ses regards !... Oh ! l'enfer a-t-il donc voulu réunir autour de moi toutes les tentations !

MATHILDE, *au duc qui vient derrière elle.*

Quelle magnifique soirée, mon ami !

LE DUC.

Prenez garde, chère Mathilde, prenez garde, mon enfant... l'air est vif ; vous allez vous faire mal !

MATHILDE.

Oh ! ne craignez rien, mon ami, je suis trop heureuse pour que le Ciel veuille me faire mourir !

LE DUC, *avec tendresse.*

Vous êtes heureuse, chère Mathilde ?

MATHILDE.

Et comment ne pas l'être ?... Vous êtes si bon pour moi... et puis j'ai tant dansé ce soir !...

LE DUC, *souriant.*

Chère enfant !... Allons, allons, venez. (*On entend un motif de valse.*) Vous voyez bien qu'on vous cherche pour une valse.

MATHILDE.

Une valse ! oh ! alors, rentrons vite, mon ami. (*Ils rentrent tous deux.*)

MAUBERT, *qui a observé Raphaël, à part.*

Jeune ! beau ! sensuel ! joueur et pauvre !... Je chercherais dix ans sans trouver aussi bien !

RAPHAEL, *amèrement, se levant.*

C'est trop souffrir!... cette existence misérable me pèse... Il faut en finir... quelques rues à traverser et je trouverai la rivière... ses flots ne sont pas comme l'or, il y en a pour tout le monde. (*Il va s'éloigner précipitamment; Maubert, qui s'est approché, le salue, le jeune homme s'arrête.*)

MAUBERT.

Monsieur, j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir!

RAPHAEL, *sèchement, le saluant.*

Bonsoir, monsieur, je ne vous connais pas! que me voulez-vous?

MAUBERT.

Vous plairait-il, monsieur, de m'accorder la faveur d'un moment d'entretien?

RAPHAEL.

Moi?

MAUBERT.

Vous-même!

RAPHAEL.

J'ai tout lieu de supposer qu'il y a erreur de votre part, et que vous me prenez pour un autre.

MAUBERT.

Non, monsieur, il n'y a pas d'erreur!

RAPHAEL.

Ainsi, vous croyez me connaître?

MAUBERT.

Nullement, j'ai, au contraire, la certitude de vous rencontrer pour la première fois de ma vie.

RAPHAEL.

Mais alors, je ne comprends pas...

MAUBERT.

C'est précisément pour vous expliquer ce que vous ne comprenez point que j'ai pris la liberté de vous demander quelques minutes d'entretien.

RAPHAEL.

Soit, je vous écoute!

MAUBERT.

Je vous porte, monsieur, un intérêt très-vif...

RAPHAEL.

Vous, à moi?

MAUBERT.

Moi, à vous, — oui, monsieur!

RAPHAEL.

Et pourquoi cela?

MAUBERT.

Parce qu'on s'attache aux gens, en raison de l'importance des services qu'on leur a rendus...

RAPHAEL.

Eh bien?

MAUBERT.

Eh bien, je viens de vous rendre un service énorme.

RAPHAEL.

Un service !

MAUBERT.

Énorme ! je maintiens le mot.

RAPHAEL.

Et quand cela ?

MAUBERT.

Tout à l'heure.

RAPHAEL.

Ceci est une plaisanterie, monsieur !...

MAUBERT.

Je ne plaisante jamais !

RAPHAEL.

Alors, vous êtes fou !

MAUBERT.

Je vais vous obliger à convenir du contraire !

RAPHAEL.

Ah ! par exemple !...

MAUBERT.

Où alliez-vous, quand je vous ai abordé ?

RAPHAEL, *tressaillant.*

Où j'allais ?... Après tout, que vous importe ?

MAUBERT.

Il m'importe peu, en effet, que vous me le disiez... car je le sais.

RAPHAEL, *avec incrédulité.*

Vous ?

MAUBERT.

Vous alliez traverser la rue Richelieu, puis la rue de Rohan... la place du Carrousel... pour arriver à la Seine—par le plus court chemin... Vous alliez vous noyer...

RAPHAEL.

Monsieur !...

MAUBERT, *froidement.*

Voyons !... est-ce vrai ? Vous ne répondez pas ?...—Et pourquoi vouliez-vous en finir avec la vie, je vous le demande ?... pour les raisons les plus frivoles.

RAPHAEL, *amèrement.*

Frivoles !

MAUBERT.

Eh ! sans doute, frivoles ! Est-ce qu'à votre âge on doit jamais désespérer de l'avenir ? Parce que vos poches sont vides, parce que les vêtements que vous avez sur le corps sont en piteux état... parce qu'on vous a renvoyé faute de payement du logement que vous occupiez... parce qu'enfin vous n'avez peut-être pas déjeuné ce matin, et qu'à coup sûr vous n'avez pas dîné ce soir !...

RAPHAEL.

Monsieur!... monsieur!... vous me connaissez donc?

MAUBERT.

Pas le moins du monde, je vous le répète.

RAPHAEL.

Mais alors, comment pouvez-vous savoir?...

MAUBERT.

Je ne sais rien!... Je devine, et votre étonnement me prouve que je devine juste.

RAPHAEL.

Et vous ne trouvez pas suffisantes les raisons qui me poussent au suicide?

MAUBERT.

Je les trouve pitoyables!

RAPHAEL, *ironiquement.*

En vérité!

MAUBERT.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

RAPHAEL, *avec amertume.*

Je voudrais vous voir à ma place.

MAUBERT.

Ah! pardieu, je voudrais m'y voir aussi, j'aurais vingt-cinq ans de moins, ce qui m'arrangerait fort!

RAPHAEL.

Eh! qu'importe mon âge, puisque je suis décidé à mourir!

MAUBERT.

Vous? allons donc, jeune homme! allons donc! Vous ne mourrez pas le moins du monde, c'est moi qui vous le dis.

RAPHAEL.

Auriez-vous, par hasard, la prétention de vous opposer à ma volonté?

MAUBERT.

J'ai cette prétention.

RAPHAEL.

Par la violence?

MAUBERT.

Par la persuasion.

RAPHAEL.

Mais, monsieur, vous ne savez donc pas que je n'accepterais maintenant la vie qu'à la condition de pouvoir satisfaire tous mes goûts, réaliser tous mes rêves!

MAUBERT.

Après?

RAPHAEL.

Vous ne savez donc pas que mes instincts me poussent à tous les plaisirs, à toutes les sensualités?...

MAUBERT.

Si vraiment!... (*A part.*) J'y compte bien!...

RAPHAEL.

Et comment cela?

MAUBERT.

Ne vous ai-je pas vu tout à l'heure regarder avec envie ces jeunes gens qui soupent joyeusement... écouter, en tressaillant, le bruit de l'or qui retentissait au-dessus de vous... jeter des regards de convoitise sur les femmes, éblouissantes de beauté et d'élégance, qui se montraient à vos yeux comme les houris du paradis de Mahomet?

RAPHAEL.

Eh bien! je le suppose, vous n'avez ni le pouvoir ni la volonté de me donner tout cela.

MAUBERT.

Qui sait?...

RAPHAEL, *attachant sur Maubert un regard de reproche et de colère.*

Monsieur, il est cruel de jouer ainsi avec l'agonie d'un homme qui ne vous demande rien!

MAUBERT, *avec calme.*

Faites-moi le plaisir de ne pas dénaturer mes intentions! Voyons, je vais m'expliquer d'une façon claire, précise, catégorique... Vous êtes orphelin?... (*Il le fait asseoir près de la table.*)

RAPHAEL.

Oui... orphelin... enfant trouvé!

MAUBERT, *tournant autour de lui et passant de l'autre côté de la table.*

C'est au mieux!... Et, ma foi, en comparant vos haillons avec certaines velléités aristocratiques que j'ai remarquées en vous, j'étais tout porté à faire cette supposition.

RAPHAEL.

Comment?

MAUBERT.

Eh! certainement! Comme dit Figaro, tout enfant de l'amour est de droit gentilhomme. (*Il a fait un signe au garçon de café.*)

RAPHAEL.

Gentilhomme! je suis sûr de l'être.

MAUBERT.

Bah! et quelles sont vos preuves?

RAPHAEL.

Je porte sur le bras un signe ineffaçable qui prouve qu'on attachait une grande importance à me retrouver un jour...

MAUBERT.

Et ce signe?...

RAPHAEL.

L'empreinte d'un bijou... d'une petite croix rougie au feu et appliquée sur mon bras droit le jour de ma naissance. (*Le garçon est venu apporter un plateau sur lequel sont une bouteille et deux verres.*)

MAUBERT.

Ceci me semble significatif, en effet... Pourtant jamais on n'est venu vous réclamer, jamais vous n'avez entendu parler de votre famille? (*Il lui présente un verre plein.*)

RAPHAEL.

Jamais! (*Il boit.*) Mes premières années s'écoulèrent à l'hospice des Enfants-Trouvés. A quatorze ans, un honnête fermier demanda à se charger de moi, et me fit donner quelque éducation par le maître d'école de la commune... Mais, peu d'années après, il périt dans un incendie qui dévora sa ferme! Orphelin pour la seconde fois, je revins à Paris, je cherchai à y utiliser le peu que je savais; mais, soit difficulté de trouver de l'occupation, soit répugnance instinctive pour la médiocrité, bientôt je tombai dans le plus affreux dénûment, et, de déceptions en déceptions, de misères en misères, je roulai jusqu'au précipice où vous me trouvez aujourd'hui.

MAUBERT.

Moi, mon jeune ami, je me nomme le baron Ludovic-Anatole Sacramento de Maubert. Ma famille, d'origine espagnole, mais, depuis un siècle, naturalisée en France, passe pour être illustre, et, parmi mes ancêtres, je compte de grands capitaines... J'ai passé une partie de ma vie au service de diverses puissances étrangères, ce qui m'a donné la franchise et la brusquerie d'un vieux soldat... Je possède aujourd'hui le titre de baron et les insignes de différents ordres que vous voyez à ma boutonnière et que j'ai conquis par mon faible mérite sur les champs de bataille. — Actuellement, retiré du service, je jouis en paix d'une fortune de soixante-deux mille quatre cent vingt-six livres de rentes... Je suis sans famille, je suis garçon et fort ennuyé de ma solitude!... Voulez-vous être mon fils?

RAPHAEL, *stupéfait.*

Moi!... moi! votre fils...

MAUBERT, *se levant.*

Je comprends à merveille que cette offre vous surprenne, et que vous n'y puissiez répondre à l'instant même... Aussi, je ne vous demande point de vous décider dès à présent... Vous avez faim... ma voiture est là... venez souper chez moi.

RAPHAEL, *se levant.*

Quoi!... vous voulez?

MAUBERT, *avec bonhomie.*

Voyons, acceptez-vous?

RAPHAEL.

Eh bien, oui, j'accepte!

MAUBERT.

Très-bien! montez donc!

(*Il fait monter Raphaël dans le tilbury; en même temps, Salluces, Lucenay, Baville et Montlouis paraissent à la porte du café.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LES JEUNES GENS.

MONTLOUIS, *à Maubert.*

Eh bien, baron, vous ne venez pas?

MAUBERT, *revenant à eux.*

Pardon! mais je ne puis être des vôtres ce soir, une affaire importante m'appelle ailleurs...

MONTLOUIS.

Ah! dans ce cas, adieu, baron.

MAUBERT.

Bonsoir, messieurs. (*Les jeunes gens rentrent au café; Salluces va pour les suivre, Maubert lui touche le bras.*) Deux mots, Salluces!... (*Ils viennent tous deux sur le devant.*)

SALLUCES.

Que voulez-vous?

MAUBERT.

Êtes-vous reçu chez le duc de Latour-du-Pic?

SALLUCES.

Non, ma réputation de viveur m'a toujours nui auprès du duc qui avait une fille adoptive.

MAUBERT.

Je comprends cela! Mais le marquis de Champclause, votre grand-oncle, vit dans l'intimité du duc?

SALLUCES.

C'est vrai!

MAUBERT.

Eh bien, il faut que, d'ici à huit jours, vous m'ayez fait présenter à lui par votre oncle.

SALLUCES.

Et pour quel motif?

MAUBERT.

Ceci me regarde.

SALLUCES.

Soit! je ferai ce que vous me demandez. (*Maubert s'éloigne de Salluces.*) Mais à une condition.

MAUBERT, *revenant près de Salluces.*

Une condition! Laquelle?

SALLUCES.

C'est que votre projet n'est point d'envelopper la jeune duchesse dans une de ces trames ténébreuses que vous vous plaisez à ourdir.

MAUBERT.

Et quand cela serait, très-cher?

SALLUCES.

Ah! c'est que dans ce cas...

MAUBERT.

Eh bien, dans ce cas?

SALLUCES.

Je refuserais!

MAUBERT.

Vous refuseriez! allons donc! Vous n'en avez pas le droit! (*Changeant de ton.*) Voici mon dernier mot : il faut qu'avant huit jours, vous m'ayez fait présenter par le marquis de Champclause à M. de Latour-du-Pic.

SALLUCES.

Mais...

MAUBERT, *lui serrant le bras.*

Je le veux!

SALLUCES, *courbant la tête.*

Il suffit!

MAUBERT, *s'éloignant.*

C'est bien!

SALLUCES, *à lui-même.*

Oh! cet homme!... cet homme!...

MAUBERT, *s'élançant dans le tilbury.*

Partons! (*Le tilbury part, Salluces rentre au café.*)

ACTE II.

TABLEAU III.

(A Chantilly, chez le duc de Latour-du-Pic.—Un pavillon richement décoré, ouvert sur une terrasse. — Bancs, chaises et table de jardin. — Au loin, on découvre la forêt, et en deçà l'espace servant de terrain aux courses.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, JUSTINE.

(*Mathilde est seule et assise à droite sur un canapé.—Un livre ouvert est sur ses genoux, mais elle ne lit pas et semble absorbée dans la rêverie.*)

JUSTINE, *entrant par la gauche, et à part.*

Seule!... je m'en doutais... A quoi rêve-t-elle ainsi?... Ah! il faudra que je le sache. (*S'approchant.*) Madame...

MATHILDE, *tressaillant.*

C'est vous, Justine! Eh bien! que voulez-vous?

JUSTINE.

Quelques personnes de la société de madame viennent d'arriver au château... M. le duc ne voyant pas madame m'a chargée de la chercher et de la prévenir... me doutant que madame était ici... je...

MATHILDE, *avec un peu de hauteur.*

Ici... et pourquoi vous doutiez-vous que j'étais ici?...

JUSTINE, *interdite.*

Dame!... je ne sais pas... c'est que de cette terrasse on peut voir les préparatifs des courses, et...

MATHILDE, *l'interrompant.*

C'est bien! — Quelles sont les personnes qui viennent d'arriver...?

JUSTINE.

M. le marquis et Mme la marquise de Villiers... Me de Chamilly et son fils...

MATHILDE.

Voilà tout?...

JUSTINE.

Oui, je crois... Est-ce que madame la duchesse attendait encore quelqu'un?...

MATHILDE.

Moi? Et qui voulez-vous que j'attende, je vous prie? — Vous avez un grand défaut, Justine : celui de faire, à tous propos, de sottes suppositions! Si vous ne vous en corrigez pas, je me verrai forcée de me passer de votre service...

JUSTINE, *confuse.*

Madame...

MATHILDE.

C'est bien! — Dites à M. le duc que je vais aller le rejoindre.

JUSTINE.

Oui, madame.

(*Justine va pour sortir. — En même temps on entend au dehors, à gauche, la voix de la marquise de Villiers.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE DUC, LE MARQUIS *et* LA MARQUISE DE VILLIERS.

LA MARQUISE, *au dehors.*

Mais oui, venez donc.— Ne la dérangez pas! — Est-ce qu'on fait des cérémonies entre amis, entre voisins de campagne? (*Paraissant avec le duc et le marquis.*) Eh! tenez, la voici, cette chère Mathilde... (*Elle va à elle et l'embrasse.*) Bonjour, chère belle; comment allez-vous ce matin?

MATHILDE, *se levant.*

Mais très-bien... très-bien, je vous assure.

LA MARQUISE.

Ah! tant mieux! Cependant je vous trouve un peu pâlie...

LE DUC, *passant à droite et regardant Mathilde avec inquiétude.*

En effet... vous semblez émue...

MATHILDE, *vivement.*

Moi?...

LE DUC, *lui prenant la main.*

Votre main est brûlante...

MATHILDE.

Un peu de fièvre peut-être... Ce ne sera rien, rassurez-vous, mon ami.

LA MARQUISE, *à Mathilde.*

Que faisiez-vous donc dans cette solitude?...

MATHILDE.

Mais... je lisais...

LA MARQUISE.

Ah! je comprends... quelque roman bien tendre, bien langoureux... bien passionné... C'est sans doute votre lecture qui vous a causé cette émotion.

MATHILDE.

Oui... peut-être, en effet...

LE DUC, *qui a pris le livre sur le canapé.*

Les Maximes de La Rochefoucault. (*Avec un peu d'ironie et regardant Mathilde.*) C'est la première fois que je vois ce grave moraliste produire un effet semblable!...

MATHILDE, *avec un peu d'impatience.*

Et qui vous dit que ce soit ce livre? Et d'ailleurs, de quoi me parlez-vous? Je vous répète, mon ami, que je ne suis point souffrante, que je me porte à merveille!...

LA MARQUISE, *souriant.*

Allons, allons, monsieur le duc, ne la tourmentez pas; ne voyez-vous pas qu'elle a mal aux nerfs!... Je connais cela, par expérience! Ah! c'est un mal affreux! (*A Mathilde, en allant s'asseoir avec elle à droite.*) A propos, chère duchesse, est-ce que vous n'assisterez pas aux courses, tantôt?

MATHILDE.

Mais, je ne sais encore... Je crois que si, pourtant.

LE DUC, *allant à Mathilde.*

Je vous ai fait retenir une loge dans les tribunes réservées, pour le cas où il vous conviendrait de prendre ce plaisir...

MATHILDE.

Merci, mon ami. Vous êtes, comme toujours, mille fois bon!...

LE DUC.

Ce n'est qu'à force d'attentions et de tendresse que je puis vous faire oublier un tort d'autant plus grave, chère Mathilde, qu'il s'accroît tous les jours.

MATHILDE.

Un tort! et lequel?

LE DUC.

Mon âge.

LA MARQUISE, *au duc.*

Retenir une loge!... à quoi bon? C'était, en vérité, a peu près inutile... de cette terrasse, on est admirablement placé pour voir les courses... et, de plus, on a l'avantage d'éviter la foule et la cohue.

LE DUC, *à M. de Villiers, qui s'est assis à gauche.*

Est-ce que vous faites courir, marquis?

LE MARQUIS, *avec prétention.*

Je cours moi-même!

LA MARQUISE, *riant.*

Eh! mon Dieu, oui!... Vous savez bien que c'est un sportman enragé! — Ce pauvre marquis est incorrigible! à chaque steeple-chase nouveau, il lui arrive quelque accident; et toujours il recommence... Du reste, ses chutes ne sont pas dangereuses...

LE MARQUIS.

C'est vrai! je ne me fais jamais le moindre mal! je tombe avec une adresse inouïe!

LA MARQUISE, *riant.*

Oui!... vous avez appris à tomber!

LE MARQUIS, *piqué.*

Marquise!!!

LE DUC.

Y a-t-il beaucoup d'engagés?

LE MARQUIS.

Une dizaine, je crois...

LE DUC.

Qui sont?...

LE MARQUIS, *se levant.*

Mais, d'abord, moi.

LA MARQUISE.

Bravo! vous voilà le premier! On voit bien que vous n'êtes pas encore sur le terrain!

LE MARQUIS, *piqué.*

Marquise! (*Reprenant.*) Je disais donc, moi, d'abord, avec Coquette; puis lord Archibald Sidney avec Black-Nick, ainsi nommé, comme vous savez, parce qu'il est noir comme un corbeau et méchant comme un diable; puis le vicomte Raphaël avec...

MATHILDE, *vivement et se levant.*

Le vicomte Raphaël!... Ah! il doit courir?

LE MARQUIS.

Vous ne le saviez pas?...

MATHILDE, *avec embarras.*

Non, je n'ai pas lu le programme.

LE MARQUIS.

Cependant le vicomte vient chez vous, vous le connaissez.

LE DUC.

Oui; il nous a été présenté, il y a deux mois environ, par mon vieil ami, le marquis de Champclause.

LA MARQUISE, *qui s'est levée, passant au milieu.*

Le vicomte Raphaël... n'est-ce pas le pupille, le fils adoptif du baron de... de?...

LE DUC.

Du baron de Maubert.

LA MARQUISE.

C'est cela... Oui, oui... Je me rappelle l'avoir vu chez vous...

C'est un jeune homme d'une figure charmante... d'une tournure remplie d'élégance et de distinction! Ah! il est au nombre des concurrents!... Et quel cheval monte-t-il? (*à son mari.*) Vous devez savoir cela, vous?...

LE MARQUIS.

Sans doute, et j'allais vous le dire, lorsque Mme la duchesse m'a fait l'honneur de m'interrompre... C'est miss Ophélie.

LA MARQUISE.

Miss Ophélie! — Cette délicieuse jument dont vous me parliez sans cesse, et que vous vouliez acheter?

LE MARQUIS.

Précisément! Nous étions trois amateurs : moi... lord Seymour et le vicomte Raphaël... mais le vicomte a doublé la somme que nous voulions y mettre et nous l'a enlevée.

LA MARQUISE.

Ah çà! il est donc bien riche ce jeune homme, pour se passer de pareilles fantaisies?

LE MARQUIS.

Il faut le croire... Il circule même, à son sujet, une histoire assez mystérieuse...

MATHILDE, *vivement.*

Une histoire mystérieuse!

LE MARQUIS, *passant entre la marquise et la duchesse.*

On prétend (remarquez bien que je n'affirme quoi que ce soit), on prétend que le vicomte Raphaël est fils — de la main gauche — d'un certain prince régnant, lequel, ne pouvant encore le reconnaître, l'a placé sous la tutelle du baron de Maubert.

LA MARQUISE.

En vérité! (*A la duchesse.*) Ah çà! mais puisque le vicomte Raphaël est à Chantilly, il viendra sans doute vous faire une visite... Dans tous les cas, nous le verrons aux courses... Ah! je vous engage à vous bien tenir, marquis, si vous ne voulez pas être distancé; — miss Ophélie vous donnera du fil à retordre.

LE MARQUIS, *avec prétention.*

On fera de son mieux, marquise... on fera de son mieux...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le baron de Maubert... M. le comte de Salluces... M. le vicomte Raphaël.

MATHILDE, *à part et très-émue.*

Lui!...

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAUBERT, SALLUCES, RAPHAEL.

LE DUC, *aux arrivants.*

Soyez les bienvenus, messieurs. (*[illegible] se salue. — Salluces échange une poignée de main avec le marquis de Villiers. Raphaël s'incline respectueusement, mais avec émotion, devant Mathilde.*

— *A Raphaël.*) Nous parlions de vous à l'instant, monsieur le vicomte...

RAPHAEL, *étonné.*

De moi, monsieur le duc ?...

LE DUC.

Vous êtes engagé, nous disait-on ?

RAPHAEL.

Oui, monsieur le duc.

LE DUC.

Connaissez-vous bien le cheval sur lequel vous devez courir ?...

RAPHAEL.

J'ai essayé, avant-hier, pour la première fois, miss Ophélie.

LE DUC.

Mais, n'y a-t-il pas une véritable imprudence à vous exposer ainsi dans une course dangereuse avec un cheval que vous connaissez si peu ?

RAPHAEL.

Peut-être y a-t-il imprudence en effet, monsieur le duc (*regardant Mathilde*) ; mais j'ai la confiance qu'un bon ange veille sur moi, et je ne sais quoi me dit que je serai vainqueur !...

LE DUC, *souriant.*

Oh ! oh ! voilà bien l'enthousiasme de la jeunesse... Dans tous les cas, soyez sûr que nos vœux seront pour vous.

RAPHAEL, *s'inclinant.*

C'est trop de bonté, monsieur le duc.

LA MARQUISE, *à Mathilde.*

Ah çà ! les courses vont commencer dans une heure. Si nous voulons êtes prêtes, il est temps, je crois, de songer à nos toilettes.

LE MARQUIS, *venant près des dames qui sont à droite.*

Moi, je vais revêtir le costume de rigueur.

LA MARQUISE, *à Mathilde.*

Si vous le permettez, chère Mathilde, je viendrai vous prendre... notre habitation touche presqu'à la vôtre, dans quelques instants je serai de retour.

MATHILDE.

Je vous attends donc !...

LE DUC, *à ses invités.*

Messieurs, la seule règle du château est une liberté pleine et entière... ceux qui voudront assister aux courses trouveront dans la cour des chevaux et des voitures. — Pour ceux qui aimeront mieux rester ici, j'ai fait préparer dans le salon des tables de bouillotte et de reversi... J'espère, messieurs, que si nulle affaire importante ne vous rappelle à Paris avant ce soir, vous voudrez bien me faire l'honneur de dîner au château ?

SALLUCES, *s'approchant du duc.*

Pardon, mais...

MAUBERT, *l'interrompant.*

Permettez-moi, monsieur le duc, de vous remercier d'une

aussi charmante invitation, que j'accepte au nom de ces messieurs et au mien.

LE DUC.

En attendant, s'il vous est agréable de visiter le parc...

MAUBERT.

Certainement, monsieur le duc, nous profiterons de votre permission...

LE DUC.

A bientôt donc, messieurs...

MAUBERT.

A bientôt, monsieur le duc.

(*Le duc, Mathilde, le marquis et la marquise de Villiers sortent par la gauche; Maubert, Raphaël et Salluces restent seuls en scène.*)

SCÈNE IV.

SALLUCES, MAUBERT, RAPHAEL.

MAUBERT, *à Raphaël, avec bonté.*

Eh bien! mon enfant, comme te voilà préoccupé, soucieux!... Est-ce que tu éprouverais quelque inquiétude au sujet de cette course?

RAPHAEL.

Oh! ce n'est pas cela qui me préoccupe, je vous assure...

MAUBERT, *lui donnant le bras et venant sur le devant.*

A la bonne heure... Quoique tu n'aies encore que cinq ou six mois de manége, tu montes parfaitement à cheval... Te voilà devenu, grâce à mes conseils, grâce aux maîtres de toute espèce que je t'ai donnés, un parfait gentilhomme... Quand tu te montres à la promenade, quand tu te présentes dans un salon, tu es accueilli par un murmure approbateur... et moi, moi qui vois, qui entends cela, je suis fier de mon élève, de mon fils adoptif... je m'applaudis de mon ouvrage; car, tu en conviendras, tu es un peu mon ouvrage...

RAPHAEL, *vivement.*

Oui certes! je sais ce que vous avez fait, ce que vous faites pour moi...

MAUBERT, *l'interrompant.*

C'est bien!... c'est bien... ne parlons pas de cela. (*Remontant vers le fond et changeant tout à coup de propos.*) Mais voyez donc, messieurs... quelle admirable propriété... ce parc magnifique que l'on aperçoit d'ici... ces arbres séculaires, ces fleurs rares, ces statues de marbre... comme tout cela est princier... comme tout cela est grandiose!... Il faut convenir que M. le duc de Latour-du-Pic est un véritable grand seigneur, et qu'il entend noblement les choses!

SALLUCES, *qui pendant tout le commencement de cette scène s'est promené d'un air contraint et impatient.*

Parbleu, qu'y a-t-il d'étonnant à cela? quand on a sa fortune...

MAUBERT.

Oui, vous avez raison... et pourtant, le croiriez-vous, mon cher, si j'étais un homme de votre âge, au lieu d'être presque un vieillard, ce n'est pas la fortune de M. de Latour-du-Pic que je lui envierais le plus.

SALLUCES.

Que serait-ce donc ?

MAUBERT.

Eh bien ! ce serait... ce serait sa femme.

RAPHAEL, *tressaillant.*

Sa femme !

MAUBERT.

Eh oui, sans doute, sa femme ! l'ange le plus adorable, la plus céleste créature que j'aie jamais entrevue, même dans les songes de mes vingt ans... Sa femme, doux trésor de beauté, de jeunesse et d'amour... Voilà la perle sans rivale que je voudrais conquérir à tout prix ; voilà le diamant sans tache que je préférerais à tous les millions du vieux duc... si comme vous, messieurs, j'avais encore des cheveux noirs sur une tête de jeune homme !

RAPHAEL, *à part.*

Sa femme !

MAUBERT.

N'est-ce pas là votre avis, Salluces ? N'est-ce pas là ton avis, Raphaël ?

RAPHAEL, *vivement.*

Eh ! qui donc hésiterait à jouer sa vie contre l'amour de la duchesse ?... Être aimé d'elle ! oh ! mon Dieu !... mais c'est un rêve impossible !

MAUBERT.

Impossible ! pourquoi ? Rien n'est impossible ici-bas, cher ami... et pour réussir en toutes choses, il ne faut que vouloir...

RAPHAEL.

Il ne faut que vouloir... dites-vous ?

MAUBERT.

Sans doute. — Seulement, nous avons besoin de nous bien comprendre. — Par le mot volonté, je n'entends point un stérile désir, une vague aspiration du cœur, comme disent les niais et les imbéciles. — J'entends cette ardeur impétueuse, irrésistible, continue, qui dirige vers un but unique toutes les forces de l'esprit, toutes les facultés de l'âme; qui marche toujours, ne recule jamais et brise les obstacles qu'elle ne peut franchir. — J'entends cette détermination inflexible, obstinée, aveugle, qui veut arriver, et qui arrive quand même, et malgré tout ! C'est à l'aide de la volonté que Richelieu sortait vainqueur de tous les boudoirs, et Napoléon de toutes les batailles ; et je prétends que celui, quel qu'il soit, qui voudrait être aimé de la duchesse Mathilde, n'aurait pour arriver qu'à le vouloir ainsi ! — Sur ce, messieurs... je vous quitte, et je vais, en attendant le signal des courses, faire deux ou trois tours de whist

ou de bouillotte. Au revoir. (*Il sort par le fond, à gauche, en regardant Salluces.*)

SCÈNE V.

SALLUCES, RAPHAEL.

RAPHAEL, *devenu pensif après avoir regardé sortir le baron, allant s'asseoir à droite.*

Si c'était vrai, pourtant !

SALLUCES, *allant à lui et lui touchant l'épaule.*

Raphaël !

RAPHAEL, *étonné.*

Que voulez-vous, mon ami ?

SALLUCES, *d'une voix émue.*

Voulez-vous être franc avec moi, Raphaël ?

RAPHAEL.

Mais, sans doute...

SALLUCES.

Alors, répondez-moi, la main sur votre cœur... Vous aimez la duchesse ?

RAPHAEL, *troublé et se levant.*

Moi !...

SALLUCES.

Vous l'aimez !... je l'ai deviné... je le sais...

RAPHAEL, *passant à gauche.*

Et quand cela serait ?

SALLUCES.

Cela est ; avouez-le-moi...

RAPHAEL.

Eh bien ! oui !... oui, j'en conviens... quoique votre question me paraisse étrange... Oui, je l'aime... je l'aime de toutes les forces de mon cœur ; je l'aime comme un fou et sans espoir... car jamais Mathilde ne connaîtra même mon amour.

SALLUCES.

Raphaël, mon ami, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ?

RAPHAEL.

Je vous écoute... parlez !...

SALLUCES.

Vous ne vous sentez point le courage, n'est-ce pas, d'étouffer dans son germe l'impétueux amour dont vous venez de me parler ?...

RAPHAEL.

Etouffer cet amour ! — Ah ! plutôt mourir mille fois !...

SALLUCES.

Eh bien !... Mais d'abord, mon ami, jurez-moi de ne pas répéter au baron de Maubert un mot, un seul mot de ce que je vais vous dire...

RAPHAEL, *souriant.*

Mon Dieu !... quel air grave et solennel ! Eh bien oui, puisque vous le voulez, je le jure !

SALLUCES.

Sur votre honneur ?

RAPHAEL.

Sur mon honneur.

SALLUCES.

Alors... et croyez que je fais en ce moment une des bonnes actions qui seront rares dans ma vie !... Alors, mon ami, fuyez, quittez Paris ! Cachez-vous si bien que personne au monde, et le baron moins que tout autre, ne puisse retrouver vos traces... disparaissez pendant un an, pendant deux s'il le faut... sinon vous êtes perdu ! — Vous glisserez dans un abîme dont vous ne connaîtrez la profondeur que quand vous serez au fond... tout brisé, tout sanglant de votre chute ! vous vous préparerez une vie de douleurs, de honte et surtout de remords ! — Croyez-moi, Raphaël, fuyez ! — aujourd'hui plutôt que demain. — A l'instant, plutôt que dans une heure !...

RAPHAEL, *avec un étonnement croissant.*

Ah çà !... fuir... me cacher !... et pourquoi ! que voulez-vous dire ?

SALLUCES.

Je veux dire ce que je dis... rien de plus, rien de moins !

RAPHAEL.

Voyons, mon cher Salluces, ne parlez pas par énigmes ; expliquez-moi...

SALLUCES.

Rien !

RAPHAEL.

Comment ?

SALLUCES.

Je ne veux pas, je ne puis pas ajouter un seul mot à ce que vous venez d'entendre. J'ai fait ce que me dictait un instinct généreux, un cri de ma conscience de gentilhomme. Je vous ai donné un conseil... conseil dangereux pour moi... qui vous sauvera si vous le suivez ! Maintenant votre salut est entre vos mains. — Agissez comme vous voudrez ; seulement, n'oubliez pas que vous m'avez promis le secret ! (*Salluces serre une dernière fois la main de Raphaël, et sort vivement par la gauche.*)

SCÈNE VI.

RAPHAEL, *seul ; il reste pendant un instant immobile, stupéfait ; puis enfin sortant de sa première émotion, il s'écrie :*

Salluces est fou ! — plus fou que moi ! — Fuir ! pourquoi ? — Me cacher ! pourquoi ? Un malheur me menace ! lequel ? — rêveries que tout cela !... ou plutôt, je devine... Salluces connais-

sait Mathilde avant moi, Salluces est mon rival, et c'est pour cela qu'il voudrait m'éloigner... Non ! non !... je ne partirai pas !... Ah !... on prétend qu'avec la volonté on peut tout. Eh bien, je me le jure à moi-même, la duchesse Mathilde m'appartiendra... ou bien... (*Regardant à gauche.*) On vient... c'est elle... mais elle n'est pas seule. (*Il se retire par une des portes de droite, et reste visible pour le public.*)

SCÈNE VII.

RAPHAEL, *en dehors, près d'une grande caisse de fleurs,* MATHILDE, LA MARQUISE DE VILLIERS.

LA MARQUISE, *en grande toilette et un bouquet à la main.*

Venez, venez, chère Mathilde, pendant que ces messieurs achèvent leur partie de whist, d'ici nous pourrons voir partir les concurrents.

MATHILDE, *donnant le bras à la marquise, et se promenant sur le devant du théâtre.*

Mon Dieu, madame la marquise, que vous avez-là de délicieuses fleurs !...

LA MARQUISE.

N'est-ce pas ?

MATHILDE.

D'où viennent-elles, je vous prie ? je n'en ai pas encore vu de semblables.

LA MARQUISE.

Je le crois, chère amie. — Ces fleurs sont complétement inédites... passez-moi cette expression un peu prétentieuse.—Elles n'existent que dans les serres du chevalier d'Anjou, un vieux gentilhomme à moitié fou, qui en a rapporté l'espèce en France à son retour de l'émigration, et qui habite toute l'année le petit château de Bois-Rosé, à trois lieues d'ici. — Je suis d'autant plus fière de mon bouquet qu'il m'a galamment envoyé ce matin, qu'il est impossible de s'en procurer un pareil...

MATHILDE, *soupirant.*

Ah ! un bouquet de ces fleurs me plairait plus qu'un collier de diamants !

(*Raphaël, après avoir entendu ces derniers mots, s'éloigne précipitamment.*)

LA MARQUISE.

A propos, quand vous assistez à une course, pariez-vous quelquefois, chère duchesse ?

MATHILDE, *distraite, remontant vers le fond, à droite.*

Mon Dieu ! je ne sais trop... oui, quelquefois.

LA MARQUISE.

Moi, je parie toujours. — Ce n'est pas, je vous assure, pour

gagner quelques louis!... mais cela m'amuse... cela m'intéresse... j'éprouve toutes les émotions du joueur.

MATHILDE, *regardant par-dessus la balustrade du fond.*

En vérité?

LA MARQUISE.

Vous ne m'écoutez pas!... Que regardez-vous donc là?...

MATHILDE.

Moi?... rien...

LA MARQUISE, *s'approchant d'elle.*

Ah!... mais, si... voilà le vicomte Raphaël qui monte à cheval.

MATHILDE.

Vous croyez?... Où donc?

LA MARQUISE, *regardant à droite.*

Mais, là... tenez, devant vous... à la grille du château... Enfin, tenez, si vous voulez, nous allons parier...

MATHILDE, *distraite.*

Volontiers.

LA MARQUISE.

Mon mari est engagé, comme vous savez, mais je n'ai garde de parier pour lui; je suis bien sûre qu'il va se laisser choir dans le premier fossé...

MATHILDE.

Alors, pour qui pariez-vous?

LA MARQUISE.

Pour qui je parie?... — Mais au fait, oui... pourquoi pas? — Je parie vingt-ciuq louis pour lord Archibald Sydney, que là-bas. (*Elle regarde au fond, à gauche.*) — Les tenez-vous?

MATHILDE.

Sans doute.

LA MARQUISE.

Pour qui?

MATHILDE.

Mais, je ne sais....

LA MARQUISE.

Dépêchez-vous, on va partir; et sitôt que l'un des coureurs aura l'avance, ne fût-ce que d'une tête, les chances ne seront plus égales.

MATHILDE.

Eh bien, je tiens votre enjeu pour...

LA MARQUISE.

Pour?

MATHILDE, *vivement.*

Pour miss Ophélie!...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC, *entrant par la gauche.*

Miss Ophélie !... vous parlez de miss Ophélie ?

LA MARQUISE.

Oui... notre jeune et belle duchesse parie contre moi pour le vicomte Raphaël.

LE DUC, *regardant Mathilde, qui baisse les yeux.*

Ah! Mathilde s'est souvenue du nom de miss Ophélie !... cela fait honneur à sa mémoire, car elle ne l'a entendu prononcer qu'une fois !... (*L'embarras de Mathilde augmente. En ce moment on entend retentir le signal annonçant le commencement des courses.*)

LA MARQUISE, *vivement.*

Ah ! le signal du départ, et nous sommes encore ici !... (*Se rapprochant de la balustrade du fond, et regardant avec son binocle.*) Venez donc voir, c'est palpitant !... Comme nous avons été bien inspirées, chère Mathilde... c'est Black-Nick et miss Ophélie qui ont l'avance... Le combat est entre nous deux... Voyez donc !... comme ils courent, ou plutôt comme ils volent !... Voici qu'ils arrivent au grand fossé ! Ils vont sauter... Ils sautent... Bravo ! toujours ensemble !... C'est inouï... Ah ! les voilà qui tournent la colline ; on ne les voit plus... C'est dommage ! Et les retardataires que font-ils ? — Voyons un peu. — Ah ! ah ! ah ! — c'est mon mari qui est le dernier... comme toujours ! Je l'aurais parié ! Ce pauvre marquis n'a pas de chance !... Bon ! voilà qu'il touche au fossé ! il saute... Patatras !... Son cheval arrive tout seul de l'autre côté ! Ah ! voici mon mari qui sort de l'eau... Il n'a rien de cassé, tant mieux ! mais il est mouillé comme un triton !!! Regardez donc ! c'est très-plaisant. Ce pauvre marquis... quand il doit arriver à quelqu'un quelque chose de désagréable, c'est toujours sur lui que ça tombe !... Eh bien ! nous restons là ?... Venez-vous, monsieur le duc ?... Venez-vous, chère Mathilde ?

MATHILDE.

Non ; vous aviez raison ce matin, je suis un peu souffrante. Je resterai.

LA MARQUISE.

Comme il vous plaira ! mais, moi, je n'y tiens plus... Votre bras, monsieur le duc, jusqu'à ma voiture... il faut que je me rapproche du champ de bataille. (*Elle sort accompagnée du duc.*)

SCÈNE IX.

MATHILDE, *puis* LE DUC.

MATHILDE, *elle se laisse tomber sur une chaise à gauche.*

Mon Dieu ! qu'est-ce donc que j'éprouve ?... Pourquoi depuis

un mois ces tristesses sans motif!... pourquoi ces larmes qui viennent sans cesse à mes yeux?... ces serrements de cœur que je ne m'explique pas moi-même? Pourquoi recherché-je la solitude pour rêver... Rêver!... à quoi?... à qui?... Autrefois j'aimais le monde... le bal... tout me rendait heureuse... la moindre fleur... le moindre bijou... le plus petit caprice accompli... Et maintenant... oh! maintenant... je ne sais ce que j'ai... mais je souffre... je souffre!...

LE DUC, *qui s'est approché doucement.*

Vous, Mathilde?...

MATHILDE, *presque avec effroi.*

Ah! vous étiez là, monsieur le duc!...

LE DUC.

Autrefois, vous m'appeliez votre ami...

MATHILDE.

Oh! pardon! pardon, mon ami! je suis maussade, je suis injuste, cruelle avec vous... Pardon, encore une fois pardon!...

LE DUC.

Pardon!... Ah! c'est plutôt à moi de vous demander grâce...

MATHILDE, *étonnée.*

Me demander grâce, mon ami!... et pourquoi?

LE DUC.

Oui, grâce pour les pensées qui m'assiégent, pour les soupçons jaloux qui me dévorent...

MATHILDE, *se levant.*

Vous me soupçonnez, monsieur le duc, moi, votre femme!

LE DUC.

Non, Mathilde, non. Dieu m'est témoin que je ne vous soupçonne pas! que je ne doute point de vous!... de vous la vertu même!... Mais un sentiment irrésistible, involontaire m'obsède et me torture... j'ai peur, Mathilde, j'ai peur!...

MATHILDE.

Peur! de quoi?

LE DUC.

De tout! — des autres! — de moi-même!

MATHILDE.

Je ne vous comprends pas! (*Elle remonte vers le fond.*)

LE DUC, *allant s'asseoir à droite.*

Mathilde... écoutez-moi... (*Elle revient près de lui.*) En vous épousant, mon seul projet, ma seule pensée était de vous assurer ma fortune... Je croyais n'avoir jamais pour vous que l'amour d'un père... Mais bientôt l'idée que vous étiez à moi... que tant de beauté, de grâce, de jeunesse pouvaient m'appartenir, fit naître en moi un autre amour... Vous êtes jeune et belle... De muettes adorations vous entourent, sans doute, — beaucoup vous aiment peut-être; car on ne peut pas, je ne le sais que trop, vous voir sans vous aimer... Et moi, moi, votre mari, que suis-je, hélas? — un vieillard!... voilà ce qui m'épouvante, Mathilde, voilà ce qui me fait des jours sans repos et des nuits sans sommeil... En vous est toute ma joie, tout

mon bonheur, et je frémis à cette pensée terrible, qu'un jour, demain peut-être, un inconnu viendra vous prendre votre âme, et me voler ainsi ma joie et mon bonheur !...

MATHILDE, *très-émue.*

Mon ami !... mon ami !...

LE DUC.

Oh ! laissez-moi parler, car je veux tout vous dire... laissez-moi vous demander à genoux d'avoir de la pitié, si ce n'est de l'amour. — Vous êtes une noble et digne femme, — Mathilde, comme était votre mère... le seul et chaste amour de ma jeunesse... et vous accomplirez dignement la tâche que vous avez acceptée !... Ah ! je le comprends, pauvre enfant, c'est un fardeau pesant que l'amour d'un vieillard... et vous devez, parfois, me maudire bien amèrement de vous l'avoir imposé.

MATHILDE.

Moi !...

LE DUC, *continuant.*

Subissez-le, cependant, Mathilde, avec vertu, avec courage ! — Attendez... ayez patience... après moi vous serez libre ; et ce sera bientôt, je le sais... je le sens.

MATHILDE.

Mon ami !...

LE DUC.

Mais moi vivant, n'aimez pas, n'aimez personne ! car celui que vous aimeriez, Mathilde, celui-là... oh ! je le jure ! je le tuerais avant de mourir... et que Dieu, qui m'écoute, me pardonne un semblable blasphème, plutôt que de vous voir à un autre, je vous tuerais aussi, Mathilde !...

MATHILDE, *à elle-même, passant à droite.*

Il me tuerait !... Oh ! pourquoi m'a-t-il dit cela !... — Que Dieu me garde de tout danger maintenant, car, si je succombais, cette menace serait mon excuse !...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE VILLIERS, MAUBERT, SALLUCES, *puis* LE MARQUIS DE VILLIERS.

LA MARQUISE, *entrant vivement.*

Victoire ! hurra ! pour lord Archibald ! c'est lui qui remporte le prix !...

MAUBERT.

Et le vicomte Raphaël ?

LE MARQUIS DE VILLIERS, *survenant.*

Lui ? on ne sait ce qu'il est devenu.

LE DUC ET LES AUTRES.

Comment ?

MATHILDE, *vivement.*

Oh Ciel ! que dites-vous ?

LE MARQUIS, *se plaçant au milieu.*

Un événement étrange... inattendu... Après avoir tourné la petite colline, qui le cachait à vos regards, le vicomte Raphaël, abandonnant le terrain de la course, s'est tout à coup jeté à gauche, et s'est enfoncé dans le bois, laissant sir Archibald sans concurrent sérieux...

LE DUC.

C'est singulier !...

LA MARQUISE.

Voilà un étrange caprice !...

LE DUC.

Pourvu qu'il ne lui soit point arrivé malheur ! (*Chacun remonte comme pour aller voir sur le terrain des courses.*)

LA MARQUISE, *regardant.*

Oh ! mon Dieu ! mais que vois-je donc là ? c'est miss Ophélie gisant à terre.

LE MARQUIS.

Eh ! oui, c'est bien elle... elle est morte !

SALLUCES.

Morte ! Mais Raphaël ? (*Pendant que tout le monde regarde au fond, Raphaël entre par le premier plan à droite.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RAPHAEL.

RAPHAEL, *il s'approche de Mathilde, qui s'est laissée tomber sur le canapé, et il pose un bouquet à côté d'elle. — A voix basse.*

Un bouquet de ces fleurs me plairait plus qu'un collier de diamants...

MATHILDE, *tressaillant.*

Ciel !

MAUBERT, *qui a vu ce jeu de scène, à part.*

Ah ! ah ! que vois-je ? (*Haut.*) Eh ! mais, le voilà !...

LA MARQUISE, *se retournant, puis les autres personnages.*

C'est lui !... Ah çà ! mais que vous est-il donc arrivé, monsieur le vicomte ?

RAPHAEL.

Mon cheval s'est emporté, voilà tout !

LA MARQUISE, *à Mathilde, qui a caché le bouquet.*

Ma chère, vous avez perdu vingt-cinq louis.

MATHILDE, *toujours assise, à elle-même.*

Et mon cœur !...

ACTE III.

TABLEAU IV.

(Chez le baron Maubert. — Un salon tendu d'une superbe tapisserie des Gobelins, représentant *les Amours de Jupiter*. — Au fond, la porte d'entrée.— Dans le panneau, à droite, premier plan, la tapisserie représente *Danaé et la pluie d'or*. — Au second plan, une porte avec portière. — Du même côté, un riche bureau et fauteuils. — Au lever du rideau, Germain assis dans le fauteuil, lisant un journal.)

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, SALLUCES.

SALLUCES, *entrant par le fond et à Germain.*

M. de Maubert est-il chez lui?

GERMAIN, *se levant.*

Oui, monsieur le comte... mais il se lève en ce moment... Si vous voulez vous donner la peine d'attendre...

SALLUCES, *d'un ton bref.*

Allez le prévenir... et priez-le de se hâter.

GERMAIN.

J'y vais. (*Il soulève la tapisserie de gauche et disparaît.*)

SALLUCES, *seul et se promenant avec agitation.*

Oui, j'y suis décidé... je veux en finir avec toutes ces infamies... Trop longtemps j'ai été son esclave. Il faut qu'il rompe cette chaîne qui me pèse... il faut qu'il me rende ma liberté aujourd'hui... ce matin... il le faut!...

SCÈNE II.

SALLUCES, MAUBERT.

MAUBERT, *entrant par la gauche et après avoir regardé Salluces.*

Bravo! mon très-cher... bravo!... la promenade est une chose très-saine... elle renouvelle la masse du sang, prévient l'embonpoint, dissipe les vapeurs et chasse les migraines... Ne vous gênez donc pas, mon bon!... promenez-vous!

SALLUCES, *avec colère.*

Monsieur! vous devez voir à ma figure que je ne suis pas venu ici pour écouter vos railleries.

MAUBERT.

Ah! ah! vous êtes de mauvaise humeur ce matin .. eh bien, soit, parlons donc sérieusement.

SALLUCES.

Oui, parlons sérieusement.

MAUBERT, *s'étendant sur le fauteuil près du bureau.*

Et pour commencer, avez-vous réfléchi à la demande que je vous ai faite hier?

SALLUCES, *s'asseyant aussi près de lui.*

Oui, monsieur, oui... j'ai réfléchi.

MAUBERT.

Eh bien! êtes-vous décidé à me rendre le nouveau service que j'attends de vous?

SALLUCES.

Je suis décidé au contraire à refuser.

MAUBERT.

Bah! et pourquoi?

SALLUCES.

Parce que ce que vous me proposez est infâme... parce que j'ai trop longtemps servi vos projets... parce que ma conscience se révolte à la fin... et que je ne veux pas, entendez-vous? que je ne veux pas être désormais votre complice.

MAUBERT, *froidement.*

C'est votre dernier mot?

SALLUCES, *se levant.*

C'est mon dernier mot.

MAUBERT.

A votre aise, mon cher, les volontés sont libres. (*Puis, sans ajouter un mot, il agite une sonnette qui est sur le bureau, ouvre un des tiroirs, y prend une enveloppe cachetée de plusieurs cachets, et il l'examine tranquillement. — Germain entre.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN.

Que désire monsieur le baron?

MAUBERT, *lui remettant l'enveloppe.*

Pour M. le procureur du roi, en son cabinet au Palais de justice. Allez.

(*Germain s'incline et se dirige vers la porte du fond.*)

SALLUCES, *vivement.*

Arrêtez!

MAUBERT, *rappelant le domestique.*

Germain. (*Bas à Salluces.*) Vous êtes décidé?

SALLUCES, *baissant la tête.*

Oui.

MAUBERT, *bas.*

A faire ce que je demande?

SALLUCES.

Oui, si après m'avoir écouté vous l'ordonnez encore.

MAUBERT.

C'est bien. (*A Germain.*) Rendez-moi cette lettre, Germain, il devient inutile qu'elle arrive aujourd'hui.

(*Il reprend l'enveloppe des mains du domestique et la remet dans son bureau qu'il referme. Germain sort. Moment de silence.*

MAUBERT, *se tournant vers Salluces.*

Eh bien ! je vous écoute.

SALLUCES, *après un moment.*

Vous savez que mon père a quatre-vingt mille livres de rentes ?

MAUBERT.

C'est au moins la vingtième fois que vous me le répétez !

SALLUCES.

Vous savez que je n'ai qu'un frère et que, par conséquent, la moitié de la fortune paternelle doit me revenir un jour.

MAUBERT.

Quand ?

SALLUCES.

Je l'ignore, mais, un peu plus tôt ou un peu plus tard, j'aurai pour ma part près d'un million.

MAUBERT.

Fort écorné !...

SALLUCES.

De deux cent mille francs à peu près; resteront sept ou huit cent mille.

MAUBERT.

Eh bien ! après ?...

SALLUCES.

Eh bien ! j'offre de vous signer des acceptations pour la moitié de cette somme, sans indication d'échéance, ce qui vous donnera la certitude d'être payé le lendemain du jour où j'hériterai. En échange de ces acceptations, je ne vous demande que de me restituer les malheureux papiers que vous avez entre les mains, et de me rendre ma liberté d'action ! Ne me forcez plus, le couteau sous la gorge, à m'associer à des actes que je trouve odieux... et, je vous le jure, vos secrets mourront dans mon sein... Jamais un mot de moi ne viendra vous compromettre... Si vous l'exigez, je m'expatrierai... J'irai, pendant un an, pendant dix, s'il le faut, voyager en Asie, en Amérique, où vous voudrez... mais, pour Dieu, ne m'obligez pas, pour cacher une faute dont je rougis, que je déplore, à en commettre de plus honteuses ! Pour Dieu ! délivrez-moi d'un joug qui me pèse, et ne me forcez plus à n'avoir d'alternative qu'entre le déshonneur et cette horrible complicité !...

MAUBERT, *froidement.*

Vous avez fini ?... c'est là tout ce que vous aviez à me proposer ?

SALLUCES.

Oui. — Eh bien ! que répondez-vous à cette proposition ?

MAUBERT.

Je réponds que je l'ai déjà refusée trois fois et que je refuse une quatrième...

SALLUCES.

Mais pourquoi? Enfin, pourquoi?

MAUBERT.

Parce que cela me convient, pardieu! Je n'ai pas de comptes à vous rendre! Il ne tenait qu'à vous de ne pas vous mettre sous ma dépendance. Vous y êtes, restez-y!

SALLUCES, *s'avançant vers le baron avec colère.*

Monsieur le baron!

MAUBERT, *avec calme.*

Monsieur le comte?

SALLUCES.

Mais songez donc à ce que vous avez déjà exigé de moi?... songez donc à ce que vous en exigez encore?... Songez donc que ce jeune homme avec qui je ne me suis lié d'abord que pour obéir à vos ordres... maintenant que je le connais, maintenant que je sais dans quel abîme vous voulez l'entraîner, m'inspire une véritable amitié!... songez donc enfin que je suis gentilhomme?...

MAUBERT.

Et moi? est-ce que je ne le suis pas, mon cher?

SALLUCES, *avec mépris.*

Vous!... vous! gentilhomme!... allons donc!... C'est au bagne que vous avez dû prendre vos titres de noblesse!...

MAUBERT, *lentement.*

Eh! eh! peut-être avez-vous raison, mon jeune ami; mais vous remarquerez que, non-seulement ce que vous me dites là n'est pas poli, mais encore que, si je sors du bagne, j'ai de quoi vous y envoyer, et que par conséquent nous n'avons rien à nous reprocher l'un à l'autre.

SALLUCES.

Il faut cependant en finir!

MAUBERT.

Comment l'entendez-vous?

SALLUCES.

Vous avez ici des armes... Eh bien! battons-nous sans témoins, jusqu'à ce que l'un de nous deux ait tué l'autre... et tout sera dit...

MAUBERT, *sans donner le moindre signe d'émotion.*

Ah! vous croyez que tout serait dit? simplement... comme cela?

SALLUCES.

Mais il me semble...

MAUBERT.

Il vous semble mal, cher comte!... Oui, en effet, si je vous tuais, tout serait dit, peut-être! mais au contraire, si vous aviez le malheur de me tuer...

SALLUCES.

Eh bien?...

MAUBERT.

Eh bien! certaine personne que je ne vous nommerai pas, et pour cause, mais qui est investie de toute ma confiance, a reçu l'ordre formel, dans le cas où je viendrais à trépasser de mort violente, d'expédier sur-le-champ, à M. le procureur du roi, certains autographes que vous connaissez. Comprenez-vous maintenant pourquoi tout ne serait pas dit?...

SALLUCES, *accablé.*

Oh! mon Dieu!... mais cet homme est donc invulnérable?

MAUBERT, *passant à droite.*

Comme Achille, mon bon ami, et plus qu'Achille même... car on ne peut pas me blesser au talon! Prenez-en donc votre parti et cessez de jouer le mélodrame, ainsi que vous le faites depuis une heure!

SALLUCES, *baissant la tête.*

Ah! monsieur le baron, je suis bien à vous, je le sens!... Vous me tenez captif sous votre poignet de fer! et vous pouvez, quand il vous plaira, m'écraser en fermant la main!... Ordonnez donc, monsieur le baron, je suis votre esclave, mais non votre complice. J'obéirai, mais je proteste!...

MAUBERT.

Eh mon Dieu! protestez, mon cher, protestez! peu m'importe, pourvu que vous obéissiez après!...

SALLUCES.

Que faut-il faire?

MAUBERT.

Exécuter en tous points ce que je vous ai expliqué hier! Pardieu! c'est bien simple, et je ne vois pas ce qu'il y a là-dedans qui puisse vous faire jeter les hauts cris!... Est-il nécessaire que je vous le remette en mémoire?...

SALLUCES.

Non, je m'en souviens. — A quelle heure Raphaël doit-il venir ici?

MAUBERT.

Mais, si je calcule bien, dans un quart d'heure, à peu près...

SALLUCES.

Je m'y trouverai. (*Il fait quelques pas pour sortir, le baron le retient.*)

MAUBERT.

Un instant! Puisque nous voilà sur ce chapitre, dites-moi donc un peu où en sont les amours de Raphaël et de la duchesse?...

SALLUCES, *d'un ton sec.*

Oh! là-dessus je ne sais rien!

MAUBERT.

Mais, cependant, vous le voyez tous les jours...

SALLUCES, *de même.*

Ne me l'avez-vous pas ordonné?...

MAUBERT.

Eh bien ! il ne vous a rien dit à ce sujet ?

SALLUCES, *de même.*

Rien ! pas un mot !

MAUBERT.

Vous êtes un maladroit ! mon cher, permettez-moi de vous le dire.

SALLUCES, *sèchement.*

Soit, comme vous voudrez.

MAUBERT.

Et la preuve, c'est que moi, qui vous parle, je suis parfaitement renseigné, jour par jour, heure par heure.

SALLUCES.

Et comment ?

MAUBERT.

Par ma police.

SALLUCES.

Votre police !

MAUBERT.

Eh ! mais, sans doute !... est-ce qu'avec de l'or on n'a pas tout à Paris ? L'espionnage est même ce qu'il y a de moins cher. J'ai des agents à ma solde... d'abord, Justine, l'une des filles de chambre de la duchesse Mathilde. Sans se douter, l'innocente enfant, de l'importance de ses révélations, elle m'apporte, chaque semaine un journal détaillé des faits et gestes de sa maîtresse... La liste des personnes qui se sont présentées à l'hôtel... la durée de certaines visites et l'impression qu'elles ont paru produire. — Puis, Tom, le domestique anglais que j'ai placé près de Raphaël, me donne, lui, le signalement des billets que reçoit son maître... hier, c'était la sixième lettre que lui écrivait la duchesse... (*Mouvement de Salluces.*), lettre qui a paru lui causer bien de la joie et qui, d'après ce que m'a dit Tom, devait combler toutes ses espérances. Et je ne me trompais pas, comme vous allez voir ; car deux heures après je recevais la visite de mon tapissier.

SALLUCES.

Eh bien ?

MAUBERT.

Eh bien ! savez-vous ce qu'il venait m'apprendre ?... Que mon cher pupille avait loué le jour même, passage Saint-Roch, numéro dix, un appartement.

SALLUCES.

Un appartement ?...

MAUBERT.

Oui, un appartement qu'il s'agissait, dans l'espace de quarante-huit heures, de transformer en un temple, dont le gaillard se propose d'aller adorer l'idole... La fourniture devait s'élever à dix mille francs environ, et maître Salomon, suivant ma recommandation expresse, venait me demander l'autorisation de la faire.

SALLUCES.

Et cette autorisation, vous l'avez donnée?

MAUBERT.

Parbleu!... mais à une condition, c'est qu'il exigerait moitié du prix d'avance, cinq mille francs... Cette somme, Raphaël ne l'a pas, et il va venir me la demander. (*Appelant.*) Germain!... (*Il se met à son bureau et écrit quelques mots à la hâte. — Germain paraît. Tout en achevant la lettre et la mettant sous enveloppe.*) Germain, M. le vicomte Raphaël ne tardera pas à se présenter ici... vous lui direz qu'une affaire importante m'a obligé de me rendre à une dizaine de lieues d'ici et que je resterai absent trois jours... s'il insiste pour savoir le nom de l'endroit où je suis, vous lui répondrez que vous ne le savez pas; vous lui remettrez cette lettre...

GERMAIN.

Cela suffit, monsieur le baron. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MAUBERT, SALLUCES.

MAUBERT, *à Salluces.*

Eh bien! vous avez entendu?...

SALLUCES.

Oui, et je suis épouvanté de vos infernales combinaisons!... Ah! vos piéges sont bien tendus, et le pauvre Raphaël ne peut manquer de s'y prendre!...

MAUBERT.

Ecoutez-moi! — Dans cinq minutes Raphaël sera ici. — Vous allez l'attendre; — vous lui répéterez que je suis parti et vous agirez suivant nos conventions.... Mais songez-y (*Lui montrant la portière de gauche.*), je serai là! Quoique invisible je vous verrai; — pas un coup d'œil, pas un geste qui démente vos paroles! Si dans une heure vous n'aviez pas accompli ce que j'attends de vous, aujourd'hui même, l'enveloppe que vous connaissez serait entre les mains du procureur du roi... c'est à vous de voir ce que vous voulez faire!... (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE V.

SALLUCES, *seul; il se laisse tomber avec accablement sur un siége à gauche.*

Ah! pourquoi n'ai-je pas assez de résolution pour me donner la mort!!! (*Il cache sa tête dans ses mains et reste accablé. — Presque en même temps on entend un bruit de voix, au fond, la porte s'ouvre et l'on voit entrer Raphaël et Germain.*)

SCÈNE VI.

SALLUCES, RAPHAEL, GERMAIN.

GERMAIN.

Oui, monsieur le vicomte, je vous répète que M. le baron vient de partir pour deux ou trois jours...

RAPHAEL.

Mon Dieu! quel contretemps! (*Voyant Salluces.*) Salluces! tiens, vous ici!... Ah! mon ami, si vous saviez quelle fatalité... Je venais demander au baron, qui certes ne me l'aurait pas refusée, une somme de cinq mille francs, dont j'ai absolument, indispensablement besoin aujourd'hui même... et j'apprends qu'il est parti! parti pour trois jours!...

GERMAIN.

Pardon! avant de monter en voiture mon maître a laissé une lettre pour M. le vicomte.

RAPHAEL.

Une lettre!... Eh! que ne me disais-tu cela tout de suite? Donne vite!

GERMAIN.

J'avais ordre de la faire parvenir ce matin même, et j'allais me mettre en chemin pour la porter...

RAPHAEL.

C'est bien!... c'est bien!... laisse-nous. (*Germain sort. — A Salluces avec joie après avoir parcouru la lettre.*) Ah! mon ami, je suis sauvé, écoutez : (*Il lit.*) — « Cher enfant, une affaire ur-« gente et imprévue me force à m'éloigner de Paris pour trois « jours. Je sais que tu as dépensé beaucoup d'argent depuis « quelque temps, et comme je ne veux pas que tu restes à sec, « je laisse sous ce pli un bon de cinq mille francs, payable à « vue chez mon banquier. — A bientôt, mon cher enfant, — « ton meilleur ami, — baron de MAUBERT. » — Excellent homme! — il prévoit tout! — sans cette précaution je me trouvais dans le plus immense embarras. (*En disant ces mots, il a cherché dans l'enveloppe.*) Grand Dieu! mais il n'y a rien dans cette enveloppe!... Salluces!... mon cher Salluces, comprenez-vous ce que cela veut dire.

SALLUCES, *faisant un effort sur lui-même.*

Non... à moins que...

RAPHAEL.

Ah! je m'explique cet oubli, maintenant... Le baron, préoccupé, distrait par cette affaire, fort grave peut-être, qui nécessitait son départ, aura mis dans sa poche au lieu de le mettre dans sa lettre, le mandat dont il parle...

SALLUCES, *voyant s'agiter la draperie derrière laquelle est caché le baron.*

Oui... oui... ce doit être cela...

RAPHAEL.

Mais comment faire à présent? où trouver cette somme qui

m'est indispensable, aujourd'hui, dans deux heures, je vous le répète?... au nom du Ciel, Salluces, conseillez-moi!

SALLUCES. *Il paraît hésiter, mais la draperie s'agite de nouveau. — A part.*

Il me voit!... il m'entend!...

RAPHAEL.

Eh bien! vous ne me dites rien?

SALLUCES, *avec effort.*

Ecoutez, il y un moyen, peut-être...

RAPHAEL.

Oh! parlez! parlez!...

SALLUCES.

Je connais un escompteur... un usurier... avec lequel j'ai déjà fait quelques affaires et qui peut-être consentirait à prendre votre signature.

RAPHAEL.

Vous le nommez?

SALLUCES.

Van-Gripp.

RAPHAEL.

Et il demeure?

SALLUCES.

Tout près d'ici... sur le boulevard Saint-Martin, en face du théâtre.

RAPHAEL.

Le trouverons-nous chez lui, maintenant?...

SALLUCES.

Je le crois.

RAPHAEL.

Ah! mon ami, mon cher Salluces, vous êtes mon bon ange! mon sauveur! (*Il va reprendre son chapeau.*)

SALLUCES, *à part.*

Que je souffre!

RAPHAEL, *l'entraînant.*

Venez!

(*Ils sortent par le fond. — Alors on voit revenir Maubert. Il s'avance avec précaution et les écoute s'éloigner; — puis, sûr qu'ils sont partis, il met le verrou à la porte du fond, et ensuite s'approche du panneau de droite représentant Danaé, appuie le doigt sur une des pièces de la pluie d'or; le panneau glisse et s'ouvre et Maubert passe. — En même temps le salon rentre dans la coulisse de gauche et fait place à une autre décoration représentant le cabinet de l'usurier Van-Gripp.*)

TABLEAU V.

(Le théâtre représente le cabinet de l'usurier Van-Gripp. — C'est une pièce sombre et encombrée de marchandises de toute espèce. — Des tableaux sans cadre, des cadres sans tableaux, des caisses de sucre ou de café, des pendules, des armes de prix, des rouleaux de toiles, des paquets de foulards, etc., etc..—La partie de droite du cabinet est occupée dans sa longueur par un grillage, garni intérieurement de rideaux de serge verte; au milieu du grillage, un guichet, et sur le devant et faisant face au public une petite porte également treillagée et garnie de rideaux. — La porte d'entrée est au fond.) *

SCÈNE PREMIÈRE.

MAUBERT, CAMISARD.

(*Dès que le changement de décoration est opéré, Maubert referme le panneau par lequel il est entré; il va à la porte du fond, appelle, et aussitôt cette porte s'ouvre et une espèce de géant paraît: c'est Camisard.*)

MAUBERT, *appelant.*

Camisard, est-ce qu'il y a des gens qui attendent?

CAMISARD.

Oui, et depuis assez de temps, même!

MAUBERT.

Eh bien! va leur dire que M. Van-Gripp est prêt à les recevoir.

CAMISARD, *sortant par le fond.*

Ça suffit!

(*Maubert va ouvrir la porte du grillage, il entre, la referme et disparaît entièrement derrière les rideaux.— Camisard revient.— Il avance d'abord la tête pour s'assurer que Maubert n'est plus là, puis s'adressant à un individu qui le suit.*)

CAMISARD, *d'un ton rude.*

Vous pouvez entrer.

SCÈNE II.

MAUBERT, *derrière le grillage*, CAMISARD, LE CLIENT.

MAUBERT, *d'une voix nasillarde et avec l'accent hollandais.*

Qu'est-ce que c'est?

* Dans les villes de province où ce mode de changement à vue paraîtrait trop compliqué ou trop dispendieux, on pourrait le remplacer par un simple changement à vue, ou même baisser le rideau. — Maubert, après avoir fait glisser le panneau, passerait, puis le changement se ferait, ou le rideau baisserait. — Le changement fait ou le rideau relevé, le panneau, qui alors se trouverait à gauche, serait ouvert; Maubert entrerait, refermerait le panneau, et la pièce continuerait.

LE CLIENT, *au guichet.*

C'est moi, monsieur Van-Gripp, je venais au sujet de cette lettre de change de mille écus, pour laquelle vous me faites poursuivre...

CAMISARD.

Est-ce que vous apportez l'argent ?

LE CLIENT.

Non, je...

CAMISARD.

Alors, ce n'était pas la peine de vous déranger...

LE CLIENT.

Voyons, entendons-nous M. Van-Gripp!...

CAMISARD.

Sans argent, ça sera difficile !...

LE CLIENT.

Consentez à accepter un renouvellement à trois mois, et je vous donnerai l'intérêt que vous me demanderez vous-même.

MAUBERT.

Pourquoi faire? dans trois mois ce serait à recommencer.

LE CLIENT.

Mais vous voulez donc m'envoyer à Sainte-Pélagie?

MAUBERT.

Il le faudra bien si vous ne payez pas!

LE CLIENT.

Canaille !

CAMISARD.

Ah ! bon ! — Nous y voilà ! lorsqu'on vient pour nous emprunter de l'argent, on nous flatte... on nous cajole... on nous caresse... nous sommes des amis... des sauveurs, puis, lorsque, à bout de patience, nous voulons enfin rentrer dans nos déboursés, ce qui est assez juste, on nous traite de canaille !

LE CLIENT.

Mais pourquoi refuser ?...

MAUBERT.

Allons, en voilà assez !

CAMISARD.

Il n'a pas que vous à voir ce matin ! (*Il referme le guichet. — Au client.*) Voyons ! voyons !... il faut partir ! tout ce que vous direz et rien ce sera la même chose. — Vous savez que quand M. Van-Gripp dit non, c'est non !

LE CLIENT, *en sortant.*

Hum! quel homme! (*Revenant.*) Sangsue !... (*Il sort.*)

CAMISARD, *s'approchant du guichet.*

Eh ! dites donc ?

MAUBERT.

Quoi ?

CAMISARD.

Il y a là deux jeunes gens qui demandent après vous.

MAUBERT.

Ont-ils dit leurs noms ?

CAMISARD.

Oui, le comte de Salluces et le vicomte Raphaël.

MAUBERT.

Bien ! je les attendais.

CAMISARD.

Faut-il les faire entrer ?

MAUBERT.

Tout de suite.

CAMISARD, *retournant à la porte d'entrée.*

Par ici, par ici, messieurs. (*Il introduit Raphaël et Salluces.*)

SCÈNE III.

MAUBERT, CAMISARD, RAPHAEL, SALLUCES.

RAPHAEL, *bas à Salluces.*

Ah çà ! mon cher, où diable m'avez-vous amené? Cette maison a l'air d'une caverne !... Ce gros chien qui a failli nous dévorer, en entrant, et puis cette espèce de géant qui nous sert d'introducteur... Tout cela n'est pas rassurant, savez-vous ?

SALLUCES.

En effet !...

MAUBERT, *à Salluces, en entr'ouvrant le guichet.*

C'est vous, monsieur le comte, quel motif me procure l'honneur de votre visite ?

RAPHAEL, *bas à Salluces.*

C'est là votre usurier ?

SALLUCES, *de même.*

Oui.

RAPHAEL, *de même.*

Le peu que j'en vois ne me paraît pas beau !

MAUBERT, *sortant du grillage, et tenant des papiers; c'est un petit homme gros, court, le front chauve, la figure colorée; il porte des conserves et a un fort accent hollandais.*

Je suis un peu pressé... Veuillez vous expliquer, pendant que je mettrai en ordre ces paperasses... (*Il se place devant la petite planchette du guichet, et examine des papiers.*)

SALLUCES, *à Raphaël.*

Parlez !... dites-lui ce qui nous amène.

RAPHAEL, *s'approchant du guichet.*

Monsieur Van-Gripp, nous venons causer avec vous d'une bonne affaire.

MAUBERT, *sans se déranger.*

Bonne !... pour qui ?...

RAPHAEL.

Pour vous, parbleu ! ne pouvons-nous un instant rester seuls avec vous ?

MAUBERT.

Si fait ! (*A Camisard.*) Va, Camisard, et tiens-toi à portée de la voix... (*Camisard sort.*) Je vous écoute.

RAPHAEL.

Je suis l'ami du comte de Salluces que voici, j'ai besoin d'argent...

MAUBERT.

De quelle somme?

RAPHAEL.

Cinq mille francs.

MAUBERT.

Vous vous nommez?

RAPHAEL.

Le vicomte Raphaël.

MAUBERT, *se retournant.*

Ah! ah! le pupille du baron de Maubert.

RAPHAEL, *surpris.*

Vous me connaissez?

MAUBERT.

Je connais tout le monde.

RAPHAEL.

Alors vous devez savoir que ma signature est excellente...

MAUBERT.

Hum! hum! excellente n'est pas le mot!

RAPHAEL.

Comment?...

MAUBERT.

Soit dit sans vous offenser, monsieur le vicomte, vous n'êtes riche que des libéralités de M. de Maubert.

RAPHAEL.

C'est vrai! mais si je vous offrais sa garantie?...

MAUBERT.

Sa garantie?

RAPHAEL.

Lisez. (*Il lui donne la lettre du baron.*)

MAUBERT, *après avoir jeté les yeux sur la lettre.*

Eh! bien, avez-vous le bon qu'il vous annonce dans ce billet.

RAPHAEL.

Non; par une inexplicable fatalité, M. de Maubert est parti sans le joindre à sa lettre...

MAUBERT, *rendant l'écrit.*

Alors cette lettre ne prouve rien...

RAPHAEL.

Pardon! — elle prouve son intention de me donner la somme que je vous demande et ma certitude de vous la rendre, aussitôt après le retour du baron...

MAUBERT.

C'est possible, mais l'affaire ne me convient pas.

RAPHAEL.

Et pourquoi?

MAUBERT.

Je la trouve chanceuse.

RAPHAEL.

Vous en avez fait de plus hasardeuses cent fois.

MAUBERT.

Peut-être... mais celle-ci ne me va pas... Votre serviteur, messieurs. (*Il rentre un instant dans le bureau.*)

RAPHAEL.

Grand Dieu! il refuse!... que faire!... Comment me procurer cette somme?... Au nom du Ciel, monsieur Van-Gripp, mon cher monsieur Van-Gripp, laissez-vous attendrir! Cet argent m'est indispensable... Et vous, mon cher Salluces, parlez-lui... parlez-lui donc!...

SALLUCES, *tressaillant.*

Moi?...

RAPHAEL.

Votre prière aura peut-être plus de poids que la mienne! Dites-lui qu'il ne court aucun risque... dites-lui que, pour avoir cet argent, je donnerais ma vie.

MAUBERT, *revenant.*

Écoutez! il y a peut-être une manière de nous entendre.

RAPHAEL.

Oh! parlez, faites vous-même vos conditions, je suis prêt à tout accepter.

SALLUCES, *à part.*

Le malheureux!

MAUBERT.

Mon Dieu! je suis bon diable, moi... (*Passant au milieu. A Salluces.*) N'est-ce pas, monsieur le comte?... je ne demande qu'à faire des affaires, mais je veux qu'elles soient sûres!

RAPHAEL.

Après!... après!...

MAUBERT.

M. le baron de Maubert vous aime comme son propre enfant.

RAPHAEL.

Sans doute.

MAUBERT.

Malheureusement j'ai connu des pères, de vrais pères, ceux-là, qui, lorsqu'on leur présentait la lettre de change d'un fils adoré, refusaient bel et bien d'y faire honneur, jetaient feu et flamme contre ce scélérat de Van-Gripp, ce brigand de Van-Gripp. — C'est comme cela qu'ils m'appelaient, et, s'ils finissaient par payer, me faisaient subir les réductions les plus odieuses, en me menaçant de la police correctionnelle.

RAPHAEL.

Oh! vous n'avez pas cela à craindre cette fois.

MAUBERT.

Je ne le pense pas, mais pourtant c'est possible.

RAPHAEL.

Eh! bien, ce moyen dont vous me parliez?

MAUBERT.

Voici. — J'ai imaginé un petit expédient qui ne manque jamais son effet, et qui rend les pères, les oncles, les tuteurs doux et coulants comme des petits agneaux.

RAPHAEL.

Et cet expédient, quel est-il ?

MAUBERT.

La chose la plus simple !... l'adolescent qui veut puiser dans ma caisse me signe un simple billet à ordre, mais il a soin d'ajouter de sa propre main, au dos du susdit billet, l'honorable signature de son oncle ou de son tuteur...

RAPHAEL, *vivement.*

Monsieur ; mais savez-vous bien que c'est un faux !

MAUBERT.

Pardieu ! si je le sais, sans doute...

RAPHAEL.

Et vous osez me proposer ?

MAUBERT.

Moi ?... Je ne vous propose rien... je vous dis quelles sont d'ordinaire les garanties que j'exige des jeunes gens qui s'adressent à moi... voilà tout !... Je n'ai pas besoin d'ajouter que les billets de cette espèce ne sortent pas de mon portefeuille avant le jour de l'échéance, et que je les tiens sans cesse à la disposition de leurs souscripteurs, moyennant le payement intégral du capital et des intérêts, bien entendu. — Voilà, monsieur le vicomte, ce que j'avais à vous dire, et j'ajouterai que si, d'ici à une heure, vous m'apportez une obligation de cinq mille cinq cents francs, payable dans huit jours, et endossée par M. le baron de Maubert, j'aurai le plaisir de vous compter cinq beaux billets de banque, de mille francs chacun. — Messieurs, je vous salue ! (*Il s'assied à gauche.*)

RAPHAEL.

Ah ! plus d'espoir ! (*Puis s'approchant de Salluces.*) Sortons, mon ami, sortons de cet enfer, car ma tête se perd, et ce démon me tenterait peut-être. (*Il sort avec lui par le fond.*)

MAUBERT *le suit des yeux, puis il dit avec un sourire :*

Il reviendra. (*A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'en effet Raphaël qui avait disparu un instant reparaît par le fond avec Salluces.*)

MAUBERT, *à part.*

Déjà ! le combat n'a pas été long !...

RAPHAEL, *se rapprochant de Maubert.*

C'est encore moi.

MAUBERT.

Ah ! ah ! et qui vous ramène ?

RAPHAEL.

Je n'ai pas voulu m'éloigner, sans avoir tenté un dernier effort.

MAUBERT, *se levant.*

Je vous ai dit mon ultimatum.

RAPHAEL.

Mais enfin, songez donc à quelle extrémité vous voulez me pousser !

MAUBERT.

Ceci vous regarde ; j'ai déjà eu le plaisir de vous dire que je ne tenais pas à conclure cette affaire.

RAPHAEL, *lui barrant le passage.*

Un faux !... un faux !...

MAUBERT.

Oh ! oh ! un faux !... oui, matériellement c'en est un ; mais, au bout du compte, un faux des plus innocents... Vous êtes sûr de payer, vous me l'avez dit... Vous avez entre les mains une lettre du baron...

RAPHAEL.

J'offre de vous la donner en garantie.

MAUBERT.

Non pas ; ce qui est un titre pour vous n'en serait point un pour moi... Enfin, vous êtes certain que ce billet ne sortirait pas de mon portefeuille, et que dans huit jours, plus tôt même, vous pourriez le reprendre.

RAPHAEL.

Vous me le jurez ?...

MAUBERT.

Je vous le jure... Eh ! mon Dieu ! ce que je vous demande là est une action des plus simples... et je suis sûr que M. de Salluces lui-même vous la conseillerait.

SALLUCES, *vivement.*

Moi ! oh ! je ne veux, je ne dois donner aucun conseil !...

RAPHAEL, *à part.*

Oh ! Mathilde ! Mathilde ! (*Arrêtant Maubert qui va pour entrer dans son bureau.*) Avez-vous là un papier timbré ?

MAUBERT. *Il entre vivement et lui tendant un timbre :*

J'en ai toujours. (*Il le pose avec un encrier sur la petite planchette du guichet.*)

(*Raphaël prend le billet, semble hésiter un instant encore, puis écrit l'ordre, et ensuite retourne le billet pour écrire l'endos. Il hésite encore. Sur ce jeu de scène, Maubert, qui est dans l'intérieur du bureau, passe son bras par le guichet, et lui montre les cinq billets de banque. Mouvement de Raphaël, qui se décide et qui signe.*)

SALLUCES, *à part, avec douleur.*

Il est perdu !

RAPHAEL, *après avoir signé.*

Tenez, voici cette obligation.

MAUBERT, *sortant du grillage et remettant les billets de banque à Raphaël.*

Et voici votre argent.

RAPHAEL, *les prenant.*

C'est bien ; dans quelques jours je viendrai reprendre ce billet.

MAUBERT.

Il sera toujours à votre disposition, monsieur le vicomte.

(*Raphaël sort sans oser lever les yeux sur Salluces qui le suit. En passant devant Maubert, il lui lance un regard de reproche et de colère. Maubert lui rit au nez d'un air de triomphe. Salluces sort indigné.*)

MAUBERT, *se redressant et se frottant les mains.*

Je le tiens !

ACTE IV.

TABLEAU VI.

(Passage Saint-Roch. — Le boudoir de l'appartement meublé par Raphaël. — Toutes les recherches du luxe : Portières et tentures de soie; fleurs rares sur les consoles; riches tapis, etc.)

SCÈNE PREMIÈRE.

RAPHAEL, *seul, assis sur une causeuse, à gauche.*

Aimé d'elle !... moi, l'enfant perdu ! moi qui, naguère couvert de haillons, n'eusse point osé attacher sur elle un regard, je suis aimé d'elle !... Ah ! c'est à n'y pas croire !... Il me semble que je fais un songe et que je vais me réveiller !... Mais non !... ce n'est point une illusion... c'est bien elle, c'est bien Mathilde que j'attends !... Mathilde qui va venir... ici !... pour moi !... (*Se levant.*) Comme elle tarde !... à chaque instant je crois l'entendre... je m'élance, la joie et l'espoir au cœur... mais le bruit cesse, l'heure s'écoule... et Mathilde n'arrive pas ! Quel motif peut la retenir ainsi ?... Elle ne sait donc pas que chaque minute, chaque seconde, est pour moi un siècle de tourment... (*Remontant vers le fond.*) Oh ! venez, ma belle, mon adorée duchesse !... venez !... car votre présence ne doit pas seulement me donner le bonheur, elle me donnera encore l'oubli... l'oubli des tristes pensées qui, loin de vous, m'accablent... (*Revenant s'asseoir à droite, d'un air pensif.*) Huit jours depuis que mon père adoptif est parti !... Et je ne l'ai pas revu !... et je n'en ai pas eu de nouvelles !... L'inquiétude me dévore... car ce n'est qu'à son retour que je puis retirer ce titre, ce titre fatal, des mains de l'homme à qui j'ai eu la faiblesse de le confier... Si le baron ne revenait pas avant l'échéance du billet... Ah ! cette crainte est affreuse... horrible !...

(*On entend un léger coup de sonnette au dehors.*) Oh ! cette fois je ne me trompe pas !... c'est elle !... (*Il se lève, court au fond, disparaît un moment dans l'antichambre, puis revient, soutenant Mathilde, qui s'appuie sur son bras.*).

SCÈNE II.

RAPHAEL, MATHILDE, *très-émue, très-pâle.*

RAPHAEL.

C'est vous !... c'est vous, enfin !... Ah ! je n'espérais plus vous voir !...

MATHILDE.

Ne vous avais-je pas dit que je viendrais, Raphaël ?

RAPHAEL.

Merci ! oh ! merci de ce moment de bonheur que vous m'accordez... Pauvre femme !... mon Dieu ! comme elle est émue ! (*La faisant asseoir sur la causeuse.*) Voyons, placez-vous là... et moi, moi, à vos genoux... (*Il s'y met.*) que je vous regarde... que je vous adore, ô ma divinité !... (*La regardant avec extase*) Que je t'aime !...

MATHILDE.

Vous m'aimez, Raphaël ?... Ah ! répétez-le encore ! car votre amour est ma seule excuse... lui seul peut me justifier à mes propres yeux... car, si vous ne m'aimiez pas, mon ami, je serais infâme !

RAPHAEL.

Oh ! tu ne l'es pas !... tu ne l'es pas !... Infâme, toi ?... pauvre ange !... n'as-tu pas résisté ?... n'as-tu pas combattu ?... n'est-ce pas moi qui suis le seul coupable ?... sans moi, ne serais-tu pas encore l'épouse chaste et pure ?... n'est-ce pas à force de séductions... d'importunités... de menaces... car je vous ai menacée, si vous n'étiez à moi, de me tuer sous vos yeux... n'est-ce pas ainsi que je me suis fait écouter ?... Ah ! s'il y a faute... s'il y a crime... Dieu doit me punir seul... Mais vous, douce et noble femme, il doit vous plaindre et vous absoudre.

MATHILDE, *le faisant asseoir près d'elle.*

Non, Raphaël, cesse de t'accuser, car du premier instant que je t'ai vu, de ce jour-là je t'ai aimé... N'avons-nous pas découvert, dis-moi, que nous étions nés le même jour... presque au même moment... presque à la même heure ?...

RAPHAEL.

Oui... je me rappelle vous avoir dit cela.

MATHILDE.

Eh bien ! mon ami, nos âmes étaient sœurs... Longtemps séparées, elles devaient un jour se réunir... et quand nous croyions nous voir pour la première fois, nous nous trompions, Raphaël... nos âmes se retrouvaient, voilà tout.

RAPHAEL.

Oui, vous avez raison, chère Mathilde... oui, nous devions

infailliblement, fatalement nous aimer... Mais alors, puisque telle est notre conviction, pourquoi ce trouble ?... cette émotion ?... ces larmes ?... Mathilde, ma Mathilde bien aimée, qu'avez-vous?

MATHILDE.

Ce que j'ai ?... ce que j'ai ?... Ah! tu ne m'as pas crue, tu ne m'as pas crue tout-à-l'heure, quand je me donnais à moi-même cette excuse impie !... Ce que j'ai, Raphaël ?... mais ne vois-tu pas que j'ai du remords ?

RAPHAEL.

Du remords !

MATHILDE.

Ah! si tu savais comme ma vie est triste et tourmentée !... Dans chaque mot... dans chaque regard de mon mari, il me semble voir un soupçon... un reproche... On croit que l'amour coupable peut donner le bonheur... non, non, ce n'est pas vrai !... Oh ! Dieu me punira, vois-tu !... il me punit déjà !...

RAPHAEL.

Toi ?

MATHILDE.

Oui, il me punit... par les pensées qui me déchirent le jour... par les songes qui me poursuivent la nuit.

RAPHAEL.

Des songes ! que dites-vous ?

MATHILDE, *se levant et passant à droite.*

Cette nuit... cette nuit même... j'ai fait un rêve horrible !

RAPHAEL, *se levant.*

Un rêve !... et lequel ?

MATHILDE.

J'étais ici... dans cette chambre... Je t'attendais !... Tout à coup, j'entends du bruit... je me lève pour courir à ta rencontre en m'écriant : Raphaël !... Mais soudain je recule, saisie de terreur... Le duc était devant moi, pâle, le front courroucé... le regard menaçant... Il tenait une lettre à la main...

RAPHAEL.

Une lettre !...

MATHILDE,

Et cette lettre, je la reconnus... c'était la preuve de mon crime... Je tombai à genoux, je voulus crier : grâce !... mais des voix s'élevaient autour de moi... plus fortes que la mienne... et ces voix répétaient : malheur... malheur à l'adultère ! (*Elle tombe assise à droite sur un fauteuil.*)

RAPHAEL, *allant à elle.*

Ah ! pauvre femme !.. pauvre femme !...

MATHILDE.

Enfin, je me suis éveillée... mais ce souvenir m'a poursuivie toute la matinée... il me poursuit encore près de toi, Raphaël... Oh ! Raphaël, mes lettres, vous les avez toutes, n'est-ce pas ?.. vous ne vous en séparerez jamais?

RAPHAEL.

Jamais !... oh ! jamais !... elles sont toujours là... sur mon cœur.

MATHILDE.

Mon Dieu, prenez garde, mon ami, prenez bien garde... Songez que mon honneur dépend de ce secret... Si vous alliez perdre une de ces lettres... une seule... Ah ! cette crainte est un éternel tourment pour moi !

RAPHAEL, *gravement.*

Ecoutez, Mathilde... vos lettres sont, en votre absence, mon seul bonheur... ma vie... mais il est une chose à laquelle je tiens plus qu'à mon bonheur... à l'existence... c'est à votre bonheur, c'est à votre repos, Mathilde. (*Lui présentant un portefeuille qu'il vient de tirer de son sein.*) Voici vos lettres... brûlez-les !

MATHILDE, *prenant le portefeuille, et se levant.*

Ah ! merci... merci, Raphaël... vous êtes bon et généreux... et je vois que vous m'aimez réellement !... (*En disant ces mots, elle a ouvert le portefeuille*). Mais que disiez-vous donc, mon ami ?... mes lettres ne sont pas dans ce portefeuille...

RAPHAEL, *très-troublé.*

Vos lettres ne sont pas dans ce portefeuille ?...

MATHILDE.

Non !... voyez !... voyez !... il n'y a rien !...

RAPHAEL.

Grand Dieu !... mais elles y étaient encore hier soir !...

MATHILDE, *avec épouvante.*

Oh ! mon rêve !... mon rêve !...

RAPHAEL.

Rassurez-vous !... Mathilde... ma bienaimée !... Ces lettres, je les retrouverai... je saurai ce qu'elles sont devenues...

(*On entend frapper en dehors, à la porte. — Moment de silence et de terreur.*)

MATHILDE.

Le duc !... c'est le duc !...

RAPHAEL.

Non, non ! c'est impossible !... (*Allant ouvrir la porte du fond et élevant la voix.*) Qui est là ?...

UNE VOIX D'HOMME, *au dehors.*

C'est moi, monsieur... moi, le concierge de la maison.

RAPHAEL.

Que peut-il me vouloir ?... Ne craignez rien, Mathilde... je vais m'informer de ce qui l'amène et le renvoyer... (*Il disparaît un instant par le fond.*)

MATHILDE.

Oh ! mes pressentiments... mes pressentiments... (*Moment de silence et d'anxiété. — Voyant reparaître Raphaël*). Eh bien ?

RAPHAEL, *à part.*

Une lettre pour elle !... que signifie ?

MATHILDE.

Eh bien, cet homme, que voulait-il? (*Raphaël se tait.*) Vous ne répondez pas!... Est-ce un malheur qui nous menace?... Ah! de grâce, parlez!... (*Raphaël lui tend une lettre qu'il tenait cachée.*)

RAPHAEL.

Cette lettre...

MATHILDE, *avec beaucoup de trouble*, Pour moi. (*Elle la prend vivement des mains de Raphaël : — mais à peine y a-t-elle jeté les yeux, qu'elle pâlit et chancelle.*)

RAPHAEL.

Qu'avez-vous?

MATHILDE, *se laissant tomber sur le fauteuil, tandis que la lettre glisse à ses pieds.*

Je suis perdue!...

RAPHAEL.

Perdue!... que dites-vous?... Quel est ce billet?...

MATHILDE.

Lisez... lisez vous-même...

RAPHAEL, *ramassant la lettre, et lisant avec une émotion croissante.*

« Madame la duchesse,

« Vous avez écrit environ six lettres à M. le vicomte Raphaël, « votre amant.

« Par suite d'incidents assez bizarres, dont il est inutile de « vous entretenir ici, ces lettres sont tombées entre mes mains.

« Je suis un galant homme, madame la duchesse, et ce n'est « qu'à la dernière extrémité que je me déciderais à vous être « désagréable... Mais je mets à un très-haut prix le rachat de « votre honneur. — Vous êtes riche, très-riche, madame la « duchesse, et je ne crois pas être trop exigeant en vous de- « mandant une année de vos revenus contre la remise de ces « lettres. J'aurai donc l'honneur de les tenir à votre disposition « jusqu'à dix heures du soir, en échange de la somme de six « cent mille francs.

MATHILDE, *avec désespoir.*

Mais cette somme, mon Dieu!... cette somme, je ne l'ai pas!...

RAPHAEL, *continuant de lire.*

« Si à l'heure dite, l'échange en question n'avait pas été « opéré, je me verrais forcé, à mon très-grand regret, de m'a- « dresser à M. le duc, votre mari.

« Les lettres en question sont déposées chez M. Van-Gripp, « négociant, boulevard St.-Martin, qui a bien voulu se charger « de terminer cette affaire... » (*Après avoir lu.*) Van-Gripp!

MATHILDE.

Oh! mon ami... je sens que mes idées se troublent... que ma tête s'égare... Raphaël!... Raphaël!... Si vous m'aimez... au nom du Ciel, sauvez-moi!...

RAPHAEL.

Oui, je vous sauverai, Mathilde... je vous sauverai, je le jure!...

MATHILDE.

Vous?

RAPHAEL.

Retournez chez vous, Mathilde... ce soir, avant dix heures, j'aurai vu cet homme... Ce soir, avant dix heures, je vous aurai reporté vos lettres.

MATHILDE.

Mais cette somme... cette somme énorme qu'il exige... vous espérez donc la lui donner?

RAPHAEL.

Non... mais j'espère en Dieu... j'espère ravoir ces lettres...

MATHILDE.

Mais si cet homme ne voulait pas vous les rendre?...

RAPHAEL.

Alors, priez pour moi, Mathilde... car s'il ne voulait pas les rendre...

MATHILDE.

Eh bien?...

RAPHAEL.

Eh bien!... je le tuerais!

TABLEAU VII.

(Le cabinet de Van-Gripp. Même décor qu'au cinquième tableau. — Il est neuf heures du soir. — Une lampe avec abat-jour éclaire le cabinet, elle est posée sur la petite planchette qui est devant le guichet.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MAUBERT, *puis* CAMISARD.

MAUBERT, *seul, sous la figure et le costume de l'usurier Van-Gripp. Il est assis au milieu, appuyé sur un gros ballot, et semble absorbé dans ses réflexions.*)

Neuf heures!... et personne n'est encore venu!... Est-ce que la duchesse ne répondrait pas?...

CAMISARD, *entrant par le fond.*

Monsieur!...

MAUBERT.

Eh bien! que veux-tu?

CAMISARD.

Il y a là quelqu'un qui demande à vous parler.

MAUBERT.

Sais-tu de quelle part?

CAMISARD.

Non... Il ne me l'a pas dit.

MAUBERT.

Et ce quelqu'un... qui est-il ?

CAMISARD.

Un homme que je n'ai jamais vu. Il prétend avoir à vous entretenir sur-le-champ d'une affaire importante.

MAUBERT, *à part.*

C'est d'elle, c'est de la duchesse !... (*Haut*). Eh bien ! fais entrer, et surtout ne t'éloigne pas. (*Il rentre dans le bureau.*)

CAMISARD.

Soyez tranquille... je serai là, prêt à répondre au premier appel... (*Allant à la porte du fond*). Entrez ! (*Il introduit le visiteur, puis il sort.*)

SCÈNE II.

MAUBERT, *puis* TRABUCOS.

TRABUCOS, *s'approchant et frappant au guichet.*

C'est à M. le baron de Maubert, dit Van-Gripp, que j'ai l'honneur de parler ?...

MAUBERT, *sortant du grillage, et avec l'accent allemand.*

Hein ?... Qu'est-ce ?... qui êtes-vous?... (*Reconnaissant le visiteur*). Trabucos ! !

TRABUCOS.

Moi-même, cher ami !... Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, n'est-ce pas ?... Que veux-tu ?... j'ai eu des désagréments avec la justice... on m'a fait faire un petit voyage de santé. Je t'ai écrit plusieurs lettres, de ma maison de campagne, mais tu as jugé à propos de ne pas me répondre...

MAUBERT, *brusquement.*

Que veux-tu ?

TRABUCOS.

Oh ! rassure-toi !... contre mon habitude, je ne viens pas te demander d'argent... au contraire... je viens t'en proposer...

MAUBERT.

Toi ?...

TRABUCOS.

Ça t'étonne, pas vrai ?... c'est pourtant comme ça !... Voyons, pas d'impatience, et écoute-moi... car l'affaire en vaut la peine.

MAUBERT.

Dépêche-toi !... mes instants sont précieux !...

TRABUCOS.

D'abord, une question : veux-tu te marier ? (*Maubert fait un mouvement d'impatience.*) Non ?... Ça ne te va pas ?... tu as renoncé à tes projets d'hyménée... tu es satisfait de ta position de célibataire ?... Soit !... n'en parlons plus !... Du reste, l'affaire est aussi bonne d'une autre façon !

MAUBERT.

Quelle affaire ?... T'expliqueras-tu, enfin ?...

TRABUCOS.

M'y voici... Quoiqu'il y ait vingt ans de cela, tu n'es pas sans te rappeler une certaine personne... beau brin de fille, ma foi !... et qui s'appelait Mlle de Basseterre ?...

MAUBERT.

Louise de Basseterre !... Oui, certes, je m'en souviens !... Eh bien ! après ?... où veux-tu en venir ?...

TRABUCOS.

Cette jeune personne, que tu avais séduite sous le nom de Martial de Préault, ton projet était de l'épouser à la mort du papa... mais comme dit le proverbe : L'homme propose et Dieu dispose !... Le bon Dieu, qui veillait probablement sur la pauvre fille, disposa donc autrement !... A la mort du père, Mlle de Basseterre, qui, à ce qu'il paraît, avait eu de mauvais renseignements sur ton compte, au lieu de te donner sa main, jugea à propos de se retirer dans un couvent...

MAUBERT.

Et à quoi bon revenir sur cette vieille histoire ?... je sais tout cela aussi bien que toi !...

TRABUCOS.

C'est possible !... mais ce que tu ne sais pas, c'est ce qui me reste à t'apprendre.

MAUBERT.

Et quoi donc ?...

TRABUCOS.

Prête-moi toute ton attention !... Il y a six mois environ... (l'époque ne fait rien à la chose); il y a six mois, plus ou moins, Mlle de Basseterre, probablement ennuyée de la vie de récluse, est rentrée dans le monde...

MAUBERT.

Bah !... Tu es bien sûr de cela ?...

TRABUCOS.

Sûr comme de mon existence !... Je l'ai vue, de mes deux yeux vue, à mon retour de... voyage... dans les environs de Beauvais, où est situé son château.

MAUBERT.

Eh bien ?

TRABUCOS.

Eh bien ! il paraît que la jeune personne, qui approche de la quarantaine, par parenthèse, ne serait pas fâchée de faire une fin... D'après les renseignements que j'ai obtenus, il paraîtrait qu'elle est sur le point de *conjungérer* avec un ancien préfet de l'Empire... un ex-bel homme assez ménagé par les révolutions.

MAUBERT.

Qu'est-ce que cela me fait ?

TRABUCOS.

Comment ! ce que cela te fait ?... toi, un malin, un flaireur

d'aubaines, un déterreur de pot-aux-roses, tu ne vois pas d'ici la spéculation ?...

MAUBERT.

Quelle spéculation ?...

TRABUCOS.

Eh mais ! une belle et bonne saignée à la dot de la future épouse... histoire de la faire chanter pour le jour de ses noces... Tu écris à ton ex-belle que si elle ne t'envoie pas une somme assez ronde, tu mets opposition au mariage, en racontant ses antécédents au fiancé.

MAUBERT.

Imbécile !... Et quelle preuve pourrais-je donner à l'appui de mes paroles ?...

TRABUCOS.

Quelle preuve ?...

MAUBERT

Oui.... il n'y en a pas !

TRABUCOS.

C'est ce qui te trompe, mon bonhomme, il y en a une, une vivante, et qui a des dents !...

MAUBERT.

Que veux-tu dire ?... de qui veux-tu parler ?...

TRABUCOS.

Eh bien ! mais... de l'enfant... du mioche...

MAUBERT.

Tu sais bien qu'il est mort en naissant !...

TRABUCOS.

Allons donc !!!

MAUBERT, *vivement.*

Il n'est pas mort ?...

TRABUCOS.

Eh non !... ou, du moins, j'ai tout lieu de le supposer...

MAUBERT.

Que dis-tu ?...

TRABUCOS.

La vérité, parbleu !... Jusqu'à présent je t'avais caché la chose, parce qu'il ne me servait à rien de te le dire... Le sacrifice n'a pas été consommé.

MAUBERT.

Est-ce possible ?...

TRABUCOS.

Que veux-tu ?... je suis naturellement sensible, moi... la sage-femme, de son côté, avait le cœur très-tendre ; et, ma foi, à nous deux, nous avons sauvé ton héritier... et nous l'avons porté à l'hospice des Enfants-Trouvés !... Je connaissais l'endroit, pour l'avoir fréquenté dans ma tendre enfance.

MAUBERT.

Et, depuis ce temps, qu'est-il devenu ?...

TRABUCOS.

Je l'ignore, mais il n'est pas difficile de le savoir !... Les en-

fants déposés à l'hospice ne sont confiés qu'à des personnes connues, établies... J'ai conservé un double de l'acte de naissance, et, en allant aux informations...

MAUBERT.

Bah! cela exigerait des recherches probablement inutiles... car, en admettant que l'on parvienne à retrouver la trace de l'enfant, comment arriverait-on à constater son identité?...

TRABUCOS.

Oh! plus facilement que tu ne crois...

MAUBERT.

Comment?...

TRABUCOS.

Sache donc que l'enfant porte une marque...

MAUBERT.

Une marque!...

TRABUCOS.

Indélébile... ineffaçable... que je lui ai faite avant de le porter à l'hospice, pauvre ange... l'empreinte d'une petite croix rougie au feu, et appliquée sur son petit bras droit...

MAUBERT, *très-ému et à part.*

Raphaël!!!

TRABUCOS.

Qu'as-tu donc?... tu parais ému... troublé...

MAUBERT.

Moi?...

TRABUCOS.

Est-ce que, par hasard, tu connaîtrais?...

MAUBERT, *se remettant.*

Non!... non!... mais je verrai, je réfléchirai... Plus tard, nous recauserons de tout cela... (*On entend un bruit de voix au dehors.*) J'entends quelqu'un... passe de ce côté, je ne veux pas qu'on te trouve ici...

TRABUCOS, *à part.*

Il y a quelque chose qu'il ne me dit pas!... mais suffit!... je découvrirai le mystère!...

Maubert a ouvert, au premier plan à droite, près de l'entrée du grillage, une petite porte, par laquelle il fait sortir Trabucos.

MAUBERT, *seul, après avoir refermé la porte.*

Raphaël!... ce fils que je croyais mort!... il existe!... et c'est Raphaël!... Je ramasse dans la rue un étranger... un vagabond... j'en fais l'instrument d'une périlleuse intrigue... et le hasard, la fatalité veut que ce soit mon fils!... (*Après un moment.*) M'arrêter, quand je touche au but?... Renoncer à une proie achetée par tant de sacrifices, et qui doit m'enrichir à jamais?... Je ne le puis!... Il faut que ce qui est commencé s'achève!... Ensuite... eh bien! ensuite, Van-Gripp disparaîtra, et Raphaël, ignorant toujours mon secret... (*Bruit de voix au dehors.*)

SCÈNE III.

MAUBERT, CAMISARD, *puis* RAPHAEL.

RAPHAEL, *au dehors, avec force.*

J'entrerai !... je vous dis que j'entrerai.

CAMISARD, *tenant la porte pour barrer le passage à Raphaël.*

Eh ! un instant, donc !... un instant !

MAUBERT.

Qu'y a-t-il ?...

CAMISARD, *sans quitter la porte.*

C'est ce jeune homme, qui est venu il y a huit jours avec le comte de Salluces, et qui demande à vous parler à l'instant.

MAUBERT, *à lui-même.*

C'est lui !... il vient de la part de la duchesse !... Allons, allons ! pas d'émotion !... pas de faiblesse ! (*A Camisard.*) Qu'il entre ! (*Camisard livre passage à Raphaël et sort.*)

MAUBERT, *avec calme, et reprenant l'accent allemand.*

A quoi dois-je attribuer la visite de monsieur le vicomte ?...

RAPHAEL, *cherchant à comprimer son émotion.*

Ne le devinez-vous pas ?...

MAUBERT.

Je m'en doute un peu, à la vérité, mais je serais bien aise, monsieur le vicomte, de vous l'entendre dire à vous-même...

RAPHAEL.

Je vais donc m'expliquer !...

MAUBERT.

Vous me ferez plaisir.

RAPHAEL.

Vous êtes possesseur de six lettres...

MAUBERT.

Ah ! monsieur le vicomte, je suis forcé de vous arrêter là !... possesseur, non... dépositaire, oui !...

RAPHAEL.

Soit !... vous êtes dépositaire de six lettres, écrites par une femme à son amant...

MAUBERT.

C'est vous qui le dites... j'ignore complétement si ce sont des lettres d'amour... Vous comprenez que la discrétion ne m'a pas permis...

RAPHAEL, *l'interrompant.*

On met un prix énorme à la restitution de ces lettres !...

MAUBERT.

Oui... six cent mille francs !... joli denier !... il paraît que la dame est riche...

RAPHAEL.

Eh bien ! ces lettres, il me les faut !

MAUBERT.

Vous apportez l'argent ?

RAPHAEL.

Non.

MAUBERT.

En ce cas, je crois qu'il sera difficile de nous entendre à ce sujet...

RAPHAEL.

Peut-être !... Ces lettres ont été volées !...

MAUBERT.

Ça se peut, mais ça ne me regarde pas ! je ne suis que dépositaire.

RAPHAEL.

En admettant que cela soit, ignorez-vous que le recéleur est complice du vol et puni comme le voleur ?...

MAUBERT.

Je le sais parfaitement !... Ah ! je connais mon Code sur le bout du doigt...

RAPHAEL.

Et vous n'avez pas peur ?

MAUBERT.

De quoi s'il vous plaît ?

RAPHAEL.

De la plainte que je vais déposer entre les mains du procureur du roi, si vous ne me rendez pas ces lettres à l'instant !...

MAUBERT, *riant.*

Une plainte !... vous !... ah ! ah ! c'est fort comique... vous ne déposerez pas cette plainte, mon cher monsieur !...

RAPHAEL.

Et qui m'en empêcherait ?

MAUBERT.

Parbleu ! le plus simple bon sens, et, en outre, deux petites raisons assez concluantes...

RAPHAEL.

Lesquelles ?...

MAUBERT.

La première, c'est que vous ne vous soucierez pas de mettre la police dans la confidence des tendres faiblesses de la dame à laquelle vous vous intéressez... la seconde, c'est que vous y regarderez à deux fois avant de faire arriver du désagrément à ce pauvre papa Van-Gripp, qui possède certain billet enrichi par vous, avec un véritable talent calligraphique, de l'honorable signature du baron de Maubert...

RAPHAEL, *avec colère.*

Ah ! c'était donc un piége !...

MAUBERT.

Eh ! eh !... peut-être bien !... Dans tous les cas, vous conviendrez qu'il était habilement tendu...

RAPHAEL, *suppliant.*

Ecoutez-moi, monsieur !... envoyez-moi au bagne... et rendez-moi ces lettres...

MAUBERT.

Faites-moi le plaisir, monsieur le vicomte, de me dire ce que rapporterait à la personne dont je suis le fondé de pouvoirs, de vous envoyer au bagne ?... Cette personne préférera, et de beaucoup, palper six cent mille francs... Donc, la transaction que vous me proposez n'est pas acceptable... Parlons d'autre chose...

RAPHAEL.

Alors, rien ne peut vous toucher ?...

MAUBERT.

Rien que l'argent...

RAPHAEL.

Mais, on ne refuse pas de vous payer... Seulement, laissez à cette dame... laissez à moi-même, le temps de trouver cette somme...

MAUBERT.

Impossible ! le propriétaire des lettres a besoin de son argent aujourd'hui même...

RAPHAEL.

Mais, si vous refusez ma proposition, vous ne le toucherez pas, cet argent, vous ne le toucherez jamais !...

MAUBERT.

Je vous demande pardon, monsieur le vicomte... Nous sommes convaincus que le duc de Latour-du-Pic réunira sans difficulté, et en moins d'une heure, les six cent mille francs demandés...

RAPHAEL, *avec une colère croissante.*

Ainsi, vous avez résolu de vous adresser à lui ?...

MAUBERT.

Ce soir même.

RAPHAEL.

Ainsi, vous repoussez mes offres ?...

MAUBERT.

Je les repousse.

RAPHAEL.

Vous ne voulez pas même attendre ?...

MAUBERT.

Jusqu'à dix heures... pas une minute de plus !

RAPHAEL.

Misérable !... je te dis, moi, que tu me les rendras, ces lettres !... (*Il a tiré un couteau, et il s'élance sur Maubert.*)

MAUBERT, *lui retenant le bras et le désarmant.*

Malheureux ! (*appelant*) Camisard !... (*Camisard paraît*). Mets-le dehors !...

(*Camisard va pour s'avancer vers Raphaël ; mais tout à coup le panneau de gauche glisse sur lui-même, et Salluces paraît armé de pistolets.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, SALLUCES.

SALLUCES, *dirigeant ses armes sur Maubert et Camisard.*

Arrêtez ! !

RAPHAEL.

Salluces ! ! (*courant à lui*). Vous, ici... mon ami !... (*Camisard se retire sur un signe de Maubert.*)

SALLUCES.

Oui, moi qui vous ai trop longtemps trahi !... moi qui me repens... qui vous demande pardon et qui viens vous sauver !...

RAPHAEL, *étonné.*

Me sauver !...

SALLUCES, *à Maubert qui fait un mouvement.*

Oh !... plus de mensonges, de ruses, d'infamies !... Connaissez enfin la vérité !... Savez-vous chez qui vous êtes, Raphaël ?... Savez-vous quel est cet homme ?...

RAPHAEL.

Van-Gripp ?...

SALLUCES.

Cet homme !... c'est votre soi-disant protecteur !... c'est le baron de Maubert !...

RAPHAEL, *stupéfait.*

Maubert !... Maubert !... lui !...

MAUBERT, *revenant de sa première émotion et reprenant son calme habituel.*

Eh bien oui !... le baron Maubert !... Après ?... Franchement, j'aurais mieux aimé te le laisser ignorer... mais puisque la chose n'est plus possible... Allons, soit !... causons à visage découvert ! (*Il jette sa barbe postiche, ôte son bonnet, et reprend l'allure et l'apparence de Maubert.*) Voyons, dites-moi tout de suite ce que vous voulez de moi ?

SALLUCES.

Ce que nous voulons ?... Nous voulons d'abord ces lettres que vous avez volées.

MAUBERT, *froidement.*

Ensuite ?

SALLUCES.

Ensuite les fausses signatures que vous nous avez extorquées à Raphaël et à moi.

MAUBERT, *ironiquement.*

Voilà tout ?

SALLUCES.

Voilà tout.

RAPHAEL.

Nous attendons !

MAUBERT, *avec résolution.*

Eh bien !... mon cher pupille, je crains que vous n'attendiez longtemps !... Je ne rendrai rien ?...

RAPHAEL.

Vous ne rendrez rien ?...

MAUBERT.

Non.

SALLUCES, *menaçant.*

Vous ne rendrez rien ?

MAUBERT.

Absolument rien... Mais songez donc que ces lettres sont ma propriété... Je les ai payées assez cher ! et qui donc maintenant me rembourserait les sommes énormes que j'ai prodiguées pour cette affaire ?... Savez-vous bien qu'elle me coûte plus de cent mille fr. ? savez-vous bien que je serais ruiné ? Ces lettres que tu réclames... ne peuvent te compromettre... Je les ai relues avec soin... Aucune d'elles ne porte ton nom... (*Mouvement de Raphaël.*) Que diable, messieurs, soyons raisonnables...

RAPHAEL, *indigné.*

Assez, monsieur, assez !... Ces lettres, ces lettres, oui ou non ?

MAUBERT, *avec fermeté.*

Non... vous ne les aurez pas ! (*Il s'assied au milieu, sur le ballot.*)

SALLUCES.

Alors... je vais vous tuer.

MAUBERT, *calme.*

Vous ne me tuerez pas !

SALLUCES.

Et qui m'en empêcherait ?

MAUBERT.

Quatre mots, quatre simples mots que j'ai à prononcer pour faire tomber cette arme de vos mains.

SALLUCES.

Vous croyez ?

MAUBERT.

J'en suis sûr... car si, après m'avoir entendu, vous aviez encore la fantaisie de me tuer, Raphaël lui-même s'opposerait à votre dessein.

RAPHAEL.

Moi !..

SALLUCES.

Et ces mots ?...

MAUBERT, *à Salluces.*

Je suis son père !

RAPHAEL.

Mon père !...

MAUBERT, *à Raphaël.*

Je suis ton père.

RAPHAEL, *atterré.*

Mon père !... lui !...

MAUBERT, *lui remettant un papier.*

Prends ce papier... cet acte... et vois s'il t'est permis de douter de mes paroles. (*Il le lui remet.*)

RAPHAEL, *après avoir parcouru le papier, allant vers Salluces.*

Laissez cet homme, Salluces... je sais maintenant ce qui me reste à faire...

SALLUCES.

Quel est votre projet?...

RAPHAEL.

De sauver Mathilde, s'il en est temps encore... ou de mourir avec elle...

SALLUCES.

Où courez-vous ?

RAPHAEL.

Chez la duchesse ! (*Ils sortent.*)

MAUBERT.

Et moi, je vais toucher cet argent et sauver Raphaël !... (*Il sort par le panneau de gauche.*)

TRABUCOS *paraissant à la petite porte de gauche.*

Six cent mille francs !... à nous deux, monsieur le baron ! (*Il disparaît.*)

ACTE V.

TABLEAU VIII.

(Un salon à l'hôtel de Latour-du-Pic, à Paris. — Au fond au milieu, une cheminée dans laquelle il y a du feu, et surmontée d'une glace sans tain. — Sur la cheminée, une riche pendule et des candélabres dont les bougies sont allumées. — De chaque côté de la cheminée, une porte-fenêtre ouvrant sur le jardin de l'hôtel. — Portes latérales au deuxième plan. — Tapis. — A droite au premier plan, un guéridon; à gauche, une grande causeuse, fauteuils.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MATHILDE, *puis* JUSTINE.

(*Mathilde, très-[illegible] très-accablée, est assise à droite, près de la chem[illegible] les yeux attachés sur la pendule.*)

MATHILDE, *à elle-même.*

Bientôt dix heures... et pas de nouvelles !... Ah ! cette incertitude est horrible !... elle me tue !

JUSTINE, *qui vient d'entrer par la droite.*

Madame la duchesse m'avait appelée, je crois.

MATHILDE, *comme se réveillant.*

Moi? oui... en effet... que voulais-je donc?... je ne me souviens plus... oh! ma tête... ma pauvre tête...

JUSTINE, *à part.*

Mon Dieu!.. que lui est-il arrivé?... ce matin elle est rentrée à l'hôtel dans un état qui navrait le cœur... pourvu que ces malheureuses confidences que j'ai faites ne soient pas la cause... oh! ce serait affreux!

MATHILDE, *à elle-même.*

Et personne à qui confier les angoisses qui me déchirent!... Qu'un malheur vous accable, on trouve un cœur ami qui vous plaint, vous console... Pour une faute, on est seule... seule avec ses remords... renfermant dans son sein le poison qui vous brûle!

JUSTINE.

Madame la duchesse ne se rappelle pas ce qu'elle avait à me demander.

MATHILDE, *se levant.*

Attendez, Justine, voilà que la mémoire me revient... Dites-moi... ce soir, ne s'est-il pas présenté à l'hôtel quelqu'un pour M. le duc?

JUSTINE.

Quelqu'un? non, madame.

MATHILDE, *à part avec espoir.*

Pas encore!

JUSTINE.

D'ailleurs, madame sait que M. le duc n'est pas encore rentré.

MATHILDE.

C'est vrai!... j'oubliais... et pour moi, Justine, vous n'avez vu personne?

JUSTINE.

Personne.

MATHILDE.

Vous êtes bien sûre de ne pas vous tromper?

JUSTINE.

Très-sûre. — Je n'ai pas quitté l'antichambre de toute la soirée, et si quelqu'un s'était présenté pour voir madame, je serais venue prendre ses ordres.

MATHILDE.

C'est bien, Justine; j'attends une réponse de la plus grande importance; si l'on venait me demander... à quelque heure que ce soit, entendez-vous, vous auriez soin de m'en prévenir à l'instant... et... en secret.

JUSTINE.

Oui, madame la duchesse.

MATHILDE.

Je compte sur votre discrétion, votre zèle. Vous pouvez vous retirer maintenant. (*Justine sort par la droite.*)

SCÈNE II.

MATHILDE, *seule.*

Le temps passe!... le moment approche!... et Raphaël qui avait promis de me sauver, Raphaël ne vient pas!... le duc, dans quelques instants sera de retour... ah! je n'ose y songer... si cette menace qu'on m'a faite allait se réaliser... si cet homme impitoyable osait se présenter ici!... quel serait mon sort?... la honte, le déshonneur!... ah! plutôt la mort. (*Après un moment.*) Mais je m'effraye à tort peut-être... peut-être cet homme ne viendra-t-il pas?... Il a voulu spéculer sur la faiblesse... la terreur d'une femme!... voilà tout! Déçu dans son espoir, il n'osera pas aller plus loin... (*Avec conviction.*) Il ne l'osera pas!... un pareil homme ne peut être qu'un misérable. Il aura peur!... allons, allons, j'étais folle de m'alarmer ainsi!... folle! folle!... (*Léger bruit derrière la fenêtre de gauche.*) Mais on a frappé aux vitres de cette fenêtre... Il y a quelqu'un dans le jardin. (*On frappe de nouveau.*) Raphaël peut-être! (*Elle court vivement à la fenêtre.*) C'est lui! c'est lui! ah! je savais bien, je savais bien qu'il viendrait!

SCÈNE III.

RAPHAEL, MATHILDE.

RAPHAEL, *paraissant sur le balcon de la porte-fenêtre, à gauche.*
Vous êtes seule?

MATHILDE.

Seule! je vous attendais!... venez, venez!

RAPHAEL, *entrant dans le salon.*

Dieu soit loué!... je craignais d'arriver trop tard!

MATHILDE.

Eh bien! qu'avez-vous à m'apprendre, qu'ai-je à craindre ou à espérer?... Mais parlez, parlez donc! vous voyez bien que j'attends, que je meurs!... Qu'avez-vous fait? avez-vous vu cet homme?

RAPHAEL.

Je l'ai vu.

MATHILDE.

Ah! eh bien! qu'avez-vous obtenu de lui?

RAPHAEL.

Rien.

MATHILDE.

Rien!...

RAPHAEL.

Rien, Mathilde.

MATHILDE.

Mais vous ne l'avez donc pas supplié... ah! j'aurais dû me

rendre chez lui, je l'aurais fléchi, moi... mais les hommes! les hommes! ils ne savent que menacer, c'était la prière, c'étaient les larmes qu'il fallait pour l'attendrir.

RAPHAEL.

On n'attendrit pas le tigre; et cet homme est un tigre affamé d'or... on n'attendrit pas le démon, et cet homme est le démon!

MATHILDE, *avec exaltation.*

Et vous ne l'avez pas tué!

RAPHAEL, *amèrement.*

Je ne le pouvais pas, Mathilde!

MATHILDE.

Vous ne le pouviez pas?

RAPHAEL.

Non!... et je suis d'autant plus à plaindre que contre lui je ne puis rien.

MATHILDE.

Mais pourquoi?

RAPHAEL.

Ne m'interrogez pas... il m'est impossible de vous répondre.

MATHILDE.

Ainsi, cet homme viendra?

RAPHAEL.

Ce soir à dix heures!

MATHILDE.

Ainsi je suis perdue?

RAPHAEL.

Non, si vous m'aimez comme je vous aime... non, si vous acceptez le seul moyen de salut qui vous reste.

MATHILDE.

Et lequel?

RAPHAEL.

Il faut fuir!

MATHILDE.

Fuir?

RAPHAEL.

A l'instant avec moi!

MATHILDE.

Fuir avec vous!... jamais!

RAPHAEL.

Aimez-vous mieux vous exposer à la colère de votre mari?

MATHILDE.

Mais vous ne savez donc pas ce qu'il a fait pour moi cet homme?... J'étais orpheline, il m'a recueillie; j'étais pauvre, il m'a donné sa fortune. Et sans mémoire pour ses bienfaits, sans pitié pour sa tendresse, sans respect pour cette vie si pure et si honorée, j'exposerais ce vieillard à la risée du monde, — car le monde est injuste et cruel, et s'il blâme la coupable, il raille la victime; non contente de l'avoir trahi j'attirerais le sarcasme et l'insulte sur celui qu'a aimé, qu'a vénéré ma mère... ma pauvre mère!... sur celui qu'elle bénissait à son lit de mort en me

donnant le jour! Je fuirais lâchement celui qui m'a, pendant vingt ans, abritée, l'hôte auguste et bon qui m'a nourrie de son pain, ne laissant derrière moi que l'opprobre et le désespoir!... oh! vous-même si noble, si généreux, vous ne me le conseilleriez pas, Raphaël!... vous ne me le conseilleriez pas!

RAPHAEL.

Mais alors vous êtes donc résolue?...

MATHILDE.

A attendre le châtiment que j'ai mérité.

RAPHAEL.

Eh bien, soit! nous l'attendrons ensemble!

MATHILDE.

Ensemble!... que dites-vous?

RAPHAEL.

Pensiez-vous donc que je serais assez lâche pour vous abandonner?... je suis de moitié dans la faute, je veux ma part du danger.

MATHILDE.

Mais votre présence ici aggraverait encore ma honte... Votre dévouement, loin de me sauver, rendrait le duc plus furieux encore... (*Suppliante.*) Voyons, que faut-il que je vous dise? Au nom du Ciel... au nom de cet amour que vous invoquiez tout à l'heure, partez, éloignez-vous!

RAPHAEL.

Vous le voulez, Mathilde?

MATHILDE.

Je vous en prie, je vous en conjure!... Le duc va revenir... qu'il ne vous voie pas!... qu'il ignore que vous êtes venu. (*On entend sonner au dehors.*) C'est lui! Ah! partez!... partez!

RAPHAEL, *regagnant le balcon.*

Adieu... adieu... Mathilde!... (*Sur le balcon et à part.*) Oh! je ne m'éloignerai pas! et, si elle doit mourir, je mourrai avec elle! (*Il disparaît; Mathilde referme la fenêtre. Le duc paraît à la porte de droite.*)

MATHILDE, *à part.*

Le duc! il était temps! (*Elle s'assied vivement près de la cheminée.*)

SCÈNE IV.

MATHILDE, LE DUC, *puis un* DOMESTIQUE.

LE DUC, *venant s'asseoir en face d'elle, de l'autre côté de la cheminée.*

Je viens d'apprendre, en rentrant à l'hôtel, que vous étiez encore au salon, ma chère Mathilde... Avant de me retirer chez moi, j'ai voulu passer un moment auprès de vous.

MATHILDE, *avec effort sur elle-même.*

Merci, mon ami. (*A part.*) Ah! cachons-lui mon trouble, mon inquiétude!

LE DUC.

Hélas! ces moments-là sont plus rares que je ne le désirerais... Je ne prétends point vous adresser de reproche; mais, chaque jour, vous semblez vous éloigner de moi davantage... Et, lorsque par hasard, en passant, comme ce soir, je parviens à saisir quelques minutes d'entretien... de bonheur!... vous semblez distraite.. embarrassée en ma présence...

MATHILDE *se lève et va lentement s'asseoir sur la causeuse, à gauche.*

Moi?...

LE DUC, *allant à elle, avec bonté.*

On dirait, à vous voir, que cette présence vous est à charge... vous pèse... on dirait, que sais-je, moi!... que vous me cachez un secret...

MATHILDE, *se troublant.*

Un secret!

LE DUC, *lui prenant la main, et avec douceur, s'asseyant près d'elle.*

Mon âge, mon titre d'époux me donneraient le droit d'interroger... Mais ce n'est pas mon droit que j'invoque... j'aime mieux m'adresser à votre confiance... Un secret, chère Mathilde, est souvent lourd à porter... et le cœur d'un ami toujours prêt à le recevoir... Voyons, du courage!... nous sommes seuls... vous pouvez parler... Si vous avez un chagrin, je n'ose dire un remords... confiez-le moi, Mathilde, ne craignez pas de m'ouvrir votre âme... Dieu, sur terre, fait des vieillards les dispensateurs de son indulgence... Si ma qualité de mari vous effraye, songez qu'avant d'être votre mari j'ai été votre père... Eh bien! c'est celui-ci qui est près de vous, c'est lui qui vous écoutera. Parlez, mon enfant, parlez à votre père!

MATHILDE, *à part.*

Oh! mon Dieu! si j'osais lui dire... si j'osais tomber à ses pieds... (*La pendule sonne dix heures. Elle tressaille et se lève.*) Dieu!

LE DUC, *vivement, et se levant aussi.*

Qu'avez-vous?

MATHILDE.

Rien! rien, je vous jure. (*A part.*) Dix heures! il va venir!

LE DUC, *la regardant.*

Vous êtes émue... vous pâlissez!

MATHILDE, *prête à parler.*

Mon ami...

LE DUC.

Achevez!

UN DOMESTIQUE, *entrant par la droite.*

Monsieur le duc...

LE DUC, *avec impatience.*

Que voulez-vous, Georges? qu'y a-t-il?

LE DOMESTIQUE.

Une personne qui vient d'arriver à l'hôtel demande à parler à monsieur le duc.

MATHILDE, *à part.*

C'est lui !

LE DUC.

Me parler !... à pareille heure !...

MATHILDE, *à part.*

Tout mon sang se glace !

LE DUC.

Cette personne, la connaissez-vous ? a-t-elle dit son nom ?

LE DOMESTIQUE.

C'est M. le baron de Maubert.

MATHILDE, *à part, avec joie.*

Le tuteur de Raphaël !

LE DUC.

Que peut-il me vouloir ?

MATHILDE, *à part.*

Il vient nous sauver peut-être !

LE DUC.

Présentez mes excuses à M. le baron... dites-lui que je suis fatigué... souffrant... que je ne puis le recevoir...

MATHILDE, *à part.*

Ciel ! (*Haut.*) Mais, mon ami...

LE DUC, *à Georges.*

Allez ! (*Le domestique sort.*) Une visite à dix heures du soir, c'est d'une indiscrétion...

MATHILDE, *avec beaucoup de douceur.*

Mais, pour venir aussi tard, M. de Maubert doit avoir ses motifs... S'il s'agissait d'une affaire importante...

LE DUC.

Eh ! quelle affaire importante voulez-vous qu'il ait avec moi ? Je le connais à peine... deux ou trois fois seulement je me suis rencontré avec lui... Et d'ailleurs, en ce moment... (*Voyant rentrer Georges.*) Eh bien ! qu'est-ce encore ?

LE DOMESTIQUE.

M. le baron insiste pour entrer... il a écrit quelques mots à la hâte, en me chargeant de les remettre à monsieur le duc.

LE DUC, *prenant la carte que lui tend Georges.*

Allons, donnez ! (*Jetant les yeux sur le papier, à part.*) Que signifie ? (*Lisant à voix basse.*) « Le baron de Maubert a l'hon-« neur de prier monsieur le duc de Latour-du-Pic de vouloir « bien lui accorder quelques instants d'entretien particulier. « Il s'agit des affaires d'intérieur de monsieur le duc. » C'est étrange !

MATHILDE.

Eh bien ! mon ami?

LE DUC, *remontant vers Georges.*

Introduisez M. le baron. (*Le domestique sort.*)

MATHILDE, *avec joie, sur le devant.*

Ah ! et j'allais, par un aveu, lui déchirer le cœur !

LE DUC, *à part, observant Mathilde.*

Mes affaires d'intérieur !... que veut dire ?... (*Haut, et reve-*

nant vers la duchesse.) Rentrez chez vous, Mathilde ; plus tard nous reprendrons cet entretien. (*Il l'accompagne jusqu'à la porte de gauche.*)

MATHILDE.

Bonsoir donc, monsieur le duc.

LE DUC.

Bonsoir, Mathilde.

MATHILDE, *à part, sur le seuil, pendant que le duc s'éloigne pensif.*

Merci, mon Dieu ! il ne saura rien ! (*Elle sort. — La porte de droite s'ouvre ; Georges revient.*)

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. le baron de Maubert. (*Il introduit Maubert.*)

SCÈNE V.

LE DUC, MAUBERT.

MAUBERT, *après avoir salué le duc.*

Je vais avoir l'honneur, monsieur le duc, de vous entretenir d'un sujet fort important, et extrêmement délicat... Veuillez donner des ordres pour qu'il ne soit possible ni de nous interrompre ni de nous écouter.

LE DUC, *avec un peu d'impatience, et après avoir fait signe au domestique, qui se retire.*

Nous ne serons ni épiés ni interrompus, monsieur... vous pouvez donc parler sans crainte. Seulement, je vous prierai d'être bref ; car j'ai peu de temps à vous donner.

MAUBERT, *après avoir attiré à lui un fauteuil et s'être assis à droite, près de la cheminée, tandis que le duc se tient debout, le dos à la cheminée.*

Vous doutez-vous, monsieur le duc, du sujet qui m'amène?

LE DUC.

Le billet que vous m'avez fait parvenir m'annonce que vous avez à m'entretenir de mes affaires privées... Mais j'avoue que j'ai peine à comprendre...

MAUBERT.

Comment, moi, une simple connaissance, presque un étranger, je puis avoir la prétention d'être initié aux affaires de votre maison ?

LE DUC.

Précisément, monsieur !

MAUBERT.

C'est facile à expliquer... mais d'abord, une question : Si un inconnu, un quidam, le premier venu, venait vous dire : Monsieur le duc, votre femme vous trompe...

LE DUC.

Qu'osez-vous dire, monsieur ?

MAUBERT.

Ne vous emportez pas, et répondez : Si quelqu'un vous disait cela, que feriez-vous?

LE DUC, *avec force.*

Ce que je ferais? — Je ferais rouer de coups et jeter par la fenêtre le misérable qui oserait porter devant moi une accusation aussi infâme, et qui n'aurait pas de preuves pour la soutenir!

MAUBERT.

Très-bien! monsieur le duc; mais s'il avait des preuves?

LE DUC, *hésitant.*

Des preuves!

MAUBERT.

Oui, s'il en avait?

LE DUC, *après un temps.*

Allons, monsieur, ni phrases ni détours! allez droit au but; et si vous avez quelque chose à me dire contre Mme la duchesse, dites-le tout de suite.

MAUBERT, *se levant.*

La duchesse vous trompe!

LE DUC, *impétueusement.*

C'est faux!

MAUBERT.

C'est vrai!

LE DUC.

La preuve, monsieur, la preuve!

MAUBERT.

Elle existe!

LE DUC.

Donnez-la moi!

MAUBERT.

Il y a une petite difficulté, monsieur le duc.

LE DUC.

Laquelle?

MAUBERT.

C'est que la preuve, dont il s'agit, je ne voudrais pas la donner, je voudrais la vendre!

LE DUC.

La vendre!...

MAUBERT.

Mon Dieu oui, c'est comme cela!

LE DUC.

Vous! vous! monsieur le baron!

MAUBERT.

Oh! baron... baron tant qu'il vous plaira, mais spéculateur à mes moments perdus... Enfin, je me propose de quitter la France... Demain, je me mets en voyage... et me trouvant à court d'argent...

LE DUC.

Finissons, monsieur!... Cette preuve, quelle est-elle?

MAUBERT.

Des lettres de madame la duchesse à son amant.

LE DUC, *bondissant.*

Son amant!

MAUBERT.

Amant anonyme, il est vrai... mais lettres infiniment claires et significatives, un véritable corps de délit pour un procès en adultère.

LE DUC, *cachant sa tête dans ses mains.*

Oh! mon Dieu! mon Dieu!... (*Après un moment.*) Combien voulez-vous de ces lettres?

MAUBERT.

Six cent mille francs!

LE DUC.

Vous dites?

MAUBERT.

Je dis six cent mille francs! Peut-être trouvez-vous que c'est un peu cher, mais je ne vous force pas; c'est à prendre ou à laisser. (*Il fait un mouvement pour s'éloigner.*)

LE DUC, *avec force.*

Ah! misérable que vous êtes! lâche et menteur!... Mais vous n'avez donc pas compris que je lisais au fond de votre pensée, où se cache je ne sais quelle épouvantable spéculation... Vous n'avez donc pas compris que je ne vous croyais pas... que j'allais vous chasser honteusement de chez moi!... et que je vous chasse, en effet... (*Maubert salue avec le plus grand calme, et fait quelques pas pour sortir.*) Ecoutez! (*Maubert se rapproche.*) Dites-moi que vous avez menti; dites-moi que cette preuve n'existe pas... et je vous donne cent mille francs.

MAUBERT, *froidement et appuyant sur ses mots.*

Je n'ai pas menti; cette preuve existe; et je l'ai sur moi, là, dans mon portefeuille...

LE DUC.

Voulez-vous me la montrer?

MAUBERT.

Je vous la montrerai, si vous me l'achetez.

LE DUC.

Mais vous ne songez donc pas que je pourrais sonner mes gens, leur donner l'ordre de vous fouiller, et vous enlever ainsi ces lettres?

MAUBERT.

Je vous en défie, monsieur le duc!

LE DUC.

Et pourquoi cela?

MAUBERT.

Parce que, moi, je dirais à vos gens ce que contiennent ces lettres, que vous voudriez me voler.

LE DUC, *après un moment de silence.*

Monsieur, je vous achète ces lettres!

MAUBERT.

Payez-les, monsieur le duc!

LE DUC.

Vous comprenez que je n'ai pas six cent mille francs chez moi.

MAUBERT.

Je le comprends à merveille... Mais vous avez un banquier?

LE DUC.

Oui.

MAUBERT.

Eh bien! ma confiance en vous est si grande, que je vous demande tout simplement de me signer un mandat sur votre banquier, mandat payable au porteur et à vue... en me donnant votre parole d'honneur qu'il sera payé à présentation... En échange de votre signature, je vous remettrai, moi, les autographes que voici. (*Il tire son portefeuille et il prend les lettres.*)

LE DUC.

C'est bien. (*Il va s'asseoir devant le guéridon et écrit; puis, se levant et indiquant à Maubert le mandat, qu'il laisse sur le guéridon.*) Voici cet écrit.

MAUBERT, *lui donnant les lettres.*

Et voici les lettres, monsieur le duc. (*Le duc les saisit avidement, passe près de la cheminée à droite, ouvre une des lettres, y jette les yeux, et tombe accablé dans un fauteuil, tandis que Maubert examine et plie le mandat qu'il vient de recevoir. — Pendant ce temps la porte de gauche s'est ouverte.—Mathilde, pâle, défaillante, s'est approchée du duc, et s'est laissée tomber à ses genoux. — Maubert, qui allait sortir, s'arrêtant, et à part.*) La duchesse!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MATHILDE.

MATHILDE.

Vous m'aviez dit, monsieur le duc, que si je vous trompais, vous me tueriez... me voici!

LE DUC, *tressaillant.*

Vous! vous, madame! (*Après un temps.*) Je ne vous tuerai pas, Mathilde, car entre vous et moi vient de se placer l'ombre de votre mère... Je ne vous tuerai pas... (*Il se lève et lui prend la main.*) Mais cet homme... cet infâme... qui m'a trahi, vous me le nommerez?

MATHILDE.

Jamais!

LE DUC.

Le nom de cet homme, madame?

MAUBERT, *près de sortir se retournant, et à part*

Diable! Raphaël peut venir... Il le tuerait... je reste! (*Il redescend à droite.*)

LE DUC, *avec force.*

Son nom ?

MATHILDE.

Je ne le dirai pas !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SALLUCES.

SALLUCES, *entrant tout à coup par la droite.*

Et moi je vous l'apporte, monsieur le duc !

MAUBERT.

Salluces !

MATHILDE.

Grand Dieu !

LE DUC, *à Salluces.*

Parlez !... Cet homme... cet amant?...

SALLUCES, *avec calme.*

C'est moi.

LE DUC.

Vous!

MAUBERT, *à part.*

Que dit-il ?

MATHILDE, *passant entre le duc et Salluces.*

Ah ! ne le croyez pas !... ne le croyez pas !

SALLUCES, *bas à Mathilde.*

Silence ! je sauve Raphaël ! (*Se tournant vers Maubert.*) Et toi, qui as causé tout ce désespoir, je pourrais te tuer... mais j'aime mieux laisser à la justice le soin de te punir !

MAUBERT, *avec effroi.*

A la justice?

SALLUCES.

Elle est avertie... elle cerne cet hôtel... et tu ne peux faire un pas sans tomber entre ses mains.

MAUBERT.

Ah ! tu as fait cela ?... mais tu savais bien que me dénoncer c'était te perdre toi-même ! c'était t'exposer...

SALLUCES, *bas.*

Au déshonneur?... je ne l'attendrai pas ! (*Au duc en lui indiquant Mathilde.*) Pardonnez-lui, monsieur le duc, vous êtes assez vengé !... (*Il appuie sur sa poitrine un pistolet qu'il vient de tirer de sa poche. — Le coup part. — Il tombe près de la porte-fenêtre de droite.*)

LE DUC, MATHILDE, MAUBERT.

Mort !

(*Au bruit de la détonation la porte-fenêtre de gauche s'est ouverte et Raphaël se précipite sur le théâtre.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, RAPHAEL *puis* TRABUCOS.

RAPHAEL, *accourant.*

Mort ! qui donc? (*Apercevant Salluces.*) Salluces!

MAUBERT, *bas.*

Tais-toi!... tu es sauvé!... et je vais tâcher... (*Il se dirige vers la porte de droite et va pour sortir.*)

TRABUCOS, *entrant et le saisissant au collet.*

Un instant, mon bon homme! on ne s'en va pas ainsi.

MAUBERT.

Trabucos! que fais-tu?

TRABUCOS.

Mon devoir : je raccole pour Brest et Toulon.

RAPHAEL, *revenant sur le devant d'un air accablé.*

Mort!... Salluces!... mort pour moi!... et je pourrais vivre encore?...

MATHILDE, *s'approchant de lui et à voix basse, sans le regarder.*

Comme moi... Pour le repentir!

FIN.

31250

N.° d' invent: 259

Digitized by Google